

DEPARTEMENT DE FORMATION CONTINUE  
UNIVERSITE MARC BLOCH DE STRASBOURG

**Albane LIBEAU**

## **LES PETITS PRINCES D'AILLEURS**

**De l'accompagnement réparateur à l'insertion**  
*Une expérience au Népal*



Mémoire présenté en vue de l'obtention du  
**Diplôme Universitaire de**  
**Coopération et de Développement**

**Dans le cadre d'Intercordia**

**Décembre 2007**

**Préparé sous la direction de Gérard PIGAULT**

***« Le progrès : ce mot n'a aucun sens tant qu'il existera sur terre un enfant malheureux. »***

**Albert Einstein**

A « mes chers Petits Princes d'Ailleurs ».....

## Remerciements

A tous ceux et celles qui m'ont permis d'aller jusqu'au bout de cette aventure.  
A Jean-Claude Plot qui a été un véritable tuteur dans ma progression.  
A Marie-Joëlle Bolo pour m'avoir suggéré des corrections et des améliorations.



*« Il est des pays qui nous hantent, nous fascinent, nous appellent. Et quand on les a une fois visités, on ne se résigne jamais sans serrement de cœur à ne plus les revoir. Leur attrait vient tantôt de la nature qui les a parés plus généreusement, tantôt des hommes qui les habitent. Les pays neufs n'ont point de secret, mais les vieilles terres d'histoire et de civilisation, où tant de générations ont senti, pensé, aimé, adoré, gardent je ne sais quoi de mystérieux et de profond qui nous enveloppe et nous captive. »*

Isabelle Massieu

(Une voyageuse française dans l'Himalaya en 1908)

## AVANT – PROPOS

Il y a longtemps que je me voyais ailleurs. Pas à pas, sur le sentier de ma vie, j'ai rencontré des personnes qui m'ont guidée, bien souvent sans le savoir, et un jour j'ai vu le Népal se dessiner au bout de mon chemin. Par le biais d'une documentation que m'avait envoyé ma tante, j'ai fait connaissance d'Intercordia (association pour se former ensemble à une pratique de paix) qui fut le détonateur de mon orientation. Ce fut le déclic ! Le Népal était synonyme de cet "ailleurs". Pourtant, je ne connaissais rien de ce pays. Mais que pouvais-je faire au Népal, à part un trek ? Mes recherches ont alors débutées. Je ne voulais surtout pas me retrouver à m'occuper d'enfants ! Rien, je ne trouvais rien. Ou peut-être, éventuellement, (on peut changer d'avis) une toute petite ONG perdue dans la campagne de la vallée de Kathmandu.... "The Little Princes Children Home". Dès cet instant, j'ai su ce que je devais faire, mais, j'ai quand même mis 9 mois, un temps de gestation, pour que mon projet se réalise pleinement. Cela signifiait donc de tout quitter, c'est-à-dire ma famille, mes amis, mes habitudes de française et mon confort quotidien. En fait cela ne me dérangeait pas puisque je voulais justement m'échapper de tout cela, trouver la liberté, en quelque sorte faire le mur, m'évader vers une autre réalité (qui ne part pas en fumée!) et qui existe bel et bien dans notre monde.

Là-bas, mon expérience avec les enfants en foyer d'accueil m'a permis de comprendre l'importance que je porte à la place de l'individu. En effet je souhaite vivement voir ces enfants se réaliser. Peut-être que, d'une certaine façon, je me retrouve en eux.

Les plus jeunes d'entre eux m'ont fait part d'événements troublants concernant le comportement des maoïstes, événements dont ils avaient été témoins ou bien dont ils avaient entendu parler, alors qu'ils vivaient encore dans leur région natale d'Humla. Ce qui les a vraisemblablement marqué était dit sans aucune émotion comme s'ils me racontaient des histoires banales. Il me semble que leur inconscient a été touché dans la vie de tous les jours et que la prise de conscience de la réalité de ces atrocités dépasse encore leur entendement. Il est tellement surprenant et difficile de mesurer à la fois les paroles poignantes qui sortent de la bouche d'un enfant et son visage qui n'exprime rien.

Les premiers mois à Little Princes Children Home m'ayant paru quelque peu insuffisants en terme de travail, j'ai trouvé intéressant, de participer à l'accompagnement de ces enfants. Non seulement par le côté matériel et éducatif mais par l'écoute, la compréhension et en creusant en profondeur leur état de vie dans le passé et celui qu'ils ont dans le présent à la maison des Petits Princes, ainsi aller au-delà d'un simple accompagnement quotidien de ma part. J'essayais à tout prix d'avoir un regard critique et non destructeur sur leur situation et l'attitude de leur famille en évitant au maximum ma vision d'européenne.

En effet, j'ai éprouvé un sentiment d'injustice pour ces enfants car innocents, ils ont été déstructurés notamment par beaucoup de changements et de façons de faire imposés et contraire à la morale de l'être humain. Il est sûr que lorsque l'on vit plusieurs mois avec eux, on ne peut pas ne pas se préoccuper de leur identité. Et puis, en les accompagnant dans la vie de tous les jours, il est vrai que j'ai appris à me familiariser avec eux, à les connaître davantage et à découvrir leurs trésors.

Savoir de quoi on parle, avoir vécu ce dont on parle, rien de tel qu'un véritable témoignage de vie à dévoiler aux personnes qui n'ont pas vécu ce genre de situation. Communiquer mon expérience, c'est vouloir transmettre des faits réels et toutes ces différences qui font la pluralité humaine, et ainsi ouvrir les esprits à la richesse d'une autre civilisation.



## Introduction dans l'univers des Petits Princes.....



« **Les Petits Princes d'Ailleurs** » a pour but d'identifier et reconnaître l'ensemble des enfants qui souffrent de l'anonymat et de l'indifférence de la société.

« Les hommes ?.....Le vent les promène. Ils manquent de racines, ça les gêne beaucoup. » Antoine de Saint-Exupéry

« **Les Petits Princes d'Ailleurs** » sont des enfants népalais découragés par les grandes personnes et qui ont besoin d'être consolés. Des enfants qui reviennent de loin. Des enfants à qui l'on n'a pas laissé le choix. Des êtres sans défenses, que l'on a forcé à abandonner leurs sources et leurs fondements. Des enfants détruits brutalement.

Ils sont aussi les *babus* (= enfants) dont j'ai été responsable à la « Little Princes Children Home ».

Trafics d'enfants, conflits maoïstes ou autres sont dévastateurs pour de tout jeunes népalais. Il sera difficile pour eux de refaire surface et d'accéder à leur place d'homme.

« Les grandes personnes m'ont conseillé de laisser de côté les dessins de serpents boas ouverts ou fermés, et de m'intéresser plutôt à la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire. C'est ainsi que j'ai abandonné, à l'âge de six ans, une magnifique carrière de peintre. J'avais été découragé par l'insuccès de mon dessin numéro 1 et de mon dessin numéro 2. Les grandes personnes ne



comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications. » Antoine de Saint-Exupéry

« Un Petit Prince d'Ailleurs », est une apparition miraculeuse, une rencontre étonnante ! Sans le savoir, c'est lui qui nous apprend l'authentique art de vivre. Il est le premier par son talent inné et par son mérite. Il est celui qui est là, bien présent, et en même temps, celui d'une autre planète. Il est d'ici et d'ailleurs.

« On n'est pas de son pays, on est de son enfance. » Catherine Enjolet

Blessés psychologiquement, il faut donc qu'ils se reconstruisent petit à petit. Un accompagnement deviendra alors plus structurant pour ces Petits Princes. Dès lors, en suivant tout un cheminement, les cœurs vont commencer à être réparés. Un parcours de combattant vers la guérison intérieure !

Retrouver une vie, leur propre vie qu'ils pourront tenir entre les mains. Cesser d'être rien, mais être quelqu'un !

« Toutes les grandes personnes ont été des enfants, mais peu d'entre elles s'en souviennent » : Antoine de Saint-Exupéry

Pour nous rattraper de notre absurde comportement de « grandes personnes », c'est à nous, les adultes, de les faire entrer à nouveau dans la vie, pour qu'ils s'y intègrent et qu'ils y trouvent leur place.

Les Petits Princes ont une énergie extraordinaire, et malgré l'apparence, ils sont fragiles. Nous pouvons participer à leur développement, en prenant garde de respecter l'éthique népalaise, les us et coutumes.

Comme Saint-Exupéry l'a fait pour le sien, vous constaterez que mes « Petits Princes d'Ailleurs » n'ont pas de prénoms !

Il y a deux raisons à cela :

- La première, qui m'interdit de divulguer l'identité des babus avec lesquels j'ai passé 9 mois de ma vie, dans un souci de confidentialité et par mesure de sécurité pour eux.

- La deuxième, que les vingt Petits Princes que j'ai connus ne sont que l'infime exemple de tant d'autres babus confrontés aux trafics des hommes.

En prenant appui sur le fait que chacun a droit à une enfance et celui d'avoir un avenir, j'explique la complexité qui existe, avec l'influence occidentale, dans ce petit royaume d'Asie

En effet, que faut-il privilégier ? Le travail manuel pour une vie de base ou bien l'éducation telle qu'on la perçoit dans nos pays occidentaux ? Accoutumer les enfants népalais, à un mode de vie à l'occidentale, alors qu'ils sont séparés de leur famille, est-ce une bonne idée pour ces enfants venus des montagnes ? Enfants, ayant eu une vie simple et rude, avec l'essentiel.

D'autre part, je m'interroge quant à la possibilité de trouver du travail dans la capitale, Kathmandu. Une éducation scolaire apportera-t-elle un travail assuré à Kathmandu comme le rêvent bon nombre de ces jeunes ?

Puis, je ne m'arrête pas à l'enfant, à proprement parler, j'aborde véritablement l'importance de la famille dans la vie des enfants. Pour ceux en

maisons d'accueil, la famille a-t-elle encore un rôle à jouer et des responsabilités à prendre envers l'enfant ?

Au Népal, nous retrouvons alors deux civilisations bien différentes. Alors sont-elles faites pour être confrontées ou bien pour vivre ensemble ?

## 1<sup>ère</sup> Partie

# PRESENTATION DU CONTEXTE ET DE L'EXPERIENCE

*« Pour découvrir la bonté véritable, il faut savoir apprécier des expériences très simples. »*

Chögyam Trungpa

## I. Contexte historique et culturel : entre Légende et réalité

Le Népal est un minuscule pays de légende situé entre les deux géants, l'Inde et la Chine. Il m'a accueillie et fait découvrir sa diversité naturelle de paysages et sa population souriante avec qui il est possible de partager tant de choses. Un regard, un sourire ou un geste et tout est dit !

### 1) Géographie

Le royaume du Népal s'étend sur un territoire de 147000 km<sup>2</sup> ; afin de donner une idée sur ce que cela peut représenter, cela équivaut à un peu plus du quart de la France. C'est ici que naquit Bouddha<sup>1</sup> et que vit la Kumari, l'unique déesse vivante au monde. Un royaume magique où le quotidien parle encore de divinités qui se transforment en animaux, de serpents qui se changent en dieux, de démons et autres sorcières.

**L'Enseignement du Bouddha est un chemin qui mène à la libération  
des souffrances et qui conduit à l'Eveil.**

De la vallée du Gange jusqu'aux grands sommets himalayens, l'altitude varie de 60 m au sud-est, dans la région du Téraï, à 8848 mètres au sommet de l'Everest. L'Himalaya, la plus haute chaîne de montagnes du monde, forme un rempart entre le Népal et le Tibet (région autonome de la République populaire de Chine) et alimente les mythes et les superstitions ; nous connaissons au moins, parmi d'autres, celui du célèbre abominable homme des neiges, le Yéti. Et le point culminant, plus souvent connu sous le nom d'Everest qui tient son

---

<sup>1</sup> Bouddha, surnom donné à Sidharta Gautama, fils d'un souverain de la tribu des Sakya, naquit à Kapilavastu, dans le sud-est du Népal.

Bouddha est aussi un titre, signifiant littéralement « celui qui Connaît ». Sage ayant atteint les sommets de la connaissance.

nom d'un géographe anglais de l'armée des Indes à l'époque coloniale, est en réalité appelé Sagarmatha par le peuple népalais et Chomolungma par les tibétains.

Les reliefs grandioses offrent pourtant l'ambiance paisible tant recherchée par beaucoup, notamment les trekkeurs venant puiser une énergie nouvelle grâce à l'air pur, et en prendre plein les yeux par la beauté et la multitude de telles étendues.

Dans ce pays, il est possible de trouver toutes les formes de paysages et de végétation, de la jungle au glacier.

La mousson d'été avec ses précipitations record est bien présente sur la région de l'Himalaya. Le Népal appartiendrait donc à la zone subtropicale, mais le facteur de l'altitude corrige quelque peu ces données du fait qu'il existe une limite pour l'emplacement des cultures et de l'habitat. Ainsi, on peut passer d'un extrême à l'autre dans un même pays.

## **2) Diversité dans une même civilisation**

Un autre point marquant se trouve être la diversité ethnique bien présente sur le territoire. La langue officielle étant le népali, il existe aussi des dialectes propres à chaque ethnie comme le newari, le maithili, le dolpoli, le tamang, le sherpa, etc..... J'ai eu l'occasion de rencontrer, ne serait-ce qu'en vallée de Kathmandu, des autochtones d'ethnies différentes comme par exemple beaucoup de Newars, mais aussi des Sherpas, Gurungs, Tamangs et Rai.

Les Newars sont les plus anciens habitants de la vallée de Kathmandu, ce sont de véritables artistes ; c'est à eux que l'on doit les sculptures des temples

et le travail du bois, de la pierre ou du bronze. Les Newars ont un grand respect de leurs traditions et de leurs coutumes et y sont très attachés. Ils ont une profonde vénération pour la Kumari et des rites bien spécifiques du passage de l'enfance à l'état adulte et pratiquent des sacrifices tantriques<sup>2</sup> d'animaux. Il est vrai qu'à plusieurs reprises, j'ai observé le mariage symbolique de petites filles avec le soleil ou bien j'ai assisté au sacrifice d'un bouc lors d'une journée festive et rituelle, à laquelle j'avais été conviée, pour une femme que l'on allait bientôt marier.

Les Sherpas sont célèbres dans le monde entier car ils sont très souvent porteurs grâce à leur résistance à l'altitude et au climat. A l'origine, ce peuple est venu du Tibet, Sher signifie « Est » et pa, « peuple », d'où leur nom.

Les Gurungs sont très proches des Tamangs puisqu'ils sont de souche tibétaine. Ils ont un système original de travail collectif. La population d'un village prend part en quelque sorte à une vie communautaire forte et pleine d'enthousiasme.

L'hindouisme<sup>3</sup> et le bouddhisme<sup>4</sup>, l'une est religion et l'autre doctrine philosophique, mais considérée aussi religion au Népal. Des différences qui peuvent cependant faire alliance. Il m'est arrivé de côtoyer des népalais dont les croyances m'ont quelque peu étonnée, particulièrement s'ils étaient newars. J'ai été surprise de constater qu'ils pouvaient vénérer en même temps Bouddha et Shiva sans perturber leur foi. En fait, ils ne tiennent pas du tout à se mettre mal avec les dieux et préfèrent les adorer tous sans en oublier un seul.

Les croyances et les conceptions liées à la religion sont empreintes d'une grande tolérance religieuse. Ainsi le choix d'un dieu ou d'une divinité est ancré dans une tradition familiale, et chaque individu est libre de choisir son dieu

---

<sup>2</sup> Doctrine religieuse proche de l'Hindouisme, fondée sur la lecture et l'interprétation des tantras

<sup>3</sup> Religion brahmanique respectant un système social décomposé en castes dont la 1<sup>ère</sup> est dirigée par les brahmanes

<sup>4</sup> Doctrine philosophique née en Inde et dont les principes « conduisent à la sagesse, à la connaissance parfaite et dont la croyance est la réincarnation »

personnel à qui il rendra un culte en particulier. Et chacun est libre de la façon dont il pratiquera sa religion, il ne sera pas jugé.

Fêtes et rituels sont quasiment journaliers, pour honorer un dieu ou bien pour les grands tournants de la vie c'est-à-dire la naissance, l'initiation rituelle des adolescents, le mariage ou la mort consacrés par un prêtre selon un cérémonial religieux traditionnel afin qu'aucune malédiction ne vienne frapper la famille.

La pratique religieuse prend des formes différentes, mais la manière la plus fréquente de respecter les dieux est la Puja, un hommage et un témoignage de respect par lequel on implore la divinité de vous accorder protection et prospérité. Elle s'adresse aux dieux mais aussi aux anciens, aux gurus et aux ascètes

Les hindouistes aiment s'appliquer sur le front un point rouge, c'est la tika. Elle représente le troisième œil, celui de la sagesse. Ils aiment aussi se mettre une fleur de couleur vive derrière l'oreille droite.

Ayant adopté l'hindouisme comme religion, les népalais ont donc pris avec, les valeurs et normes qui s'y rattachent. Le système des castes s'est alors implanté. Il est clair que l'on voit la ségrégation se dessiner surtout par rapport à l'emploi. Je me souviens d'une amie, Sabina Matangi, issue de la caste Dalit, c'est-à-dire la caste des Intouchables. Sabina est une femme de 29 ans, diplômée, et monte un projet de soutien pour les femmes et les enfants de sa communauté, à Bhaktapur. Elle est une femme et en plus d'une basse caste, alors il est très difficile de se faire écouter et de s'élever dans la société en créant un projet de développement qui plus est émanciperait sa communauté Dalit. J'ai vu en elle une personne qui souhaitait sortir des rouages des castes et avait la volonté de changer ce qui pourrait être une fatalité. C'est comme cela que j'ai décidé de lui donner un coup de main afin de trouver des subventions. Le premier objectif était de réussir à obtenir des rendez-vous auprès d'organismes de renommée, comme l'UNESCO de Kathmandu, l'UNICEF et autres..... Malheureusement, pour entreprendre un projet, les népalais parfois considérés comme des cloportes, doivent avoir un visage pâle sous le coude pour avoir plus de poids et avoir une chance de pouvoir avancer vers l'objectif souhaité. C'est ce qui s'est passé avec l'UNESCO qui a cédé et a décidé d'aider en partie Sabina, après une longue entrevue, où nous étions présentes toutes deux.

Au Népal se dégage une atmosphère particulière, tous ceux qui y sont restés quelque temps vous le diront. Je dirai qu'une atmosphère de tranquillité et de bien-être envoûte les touristes comme les habitants eux-mêmes, la gentillesse en est le fruit. L'authenticité de la population népalaise et de son architecture si majestueusement travaillée m'a séduite instantanément.

Kathmandu, la capitale du Népal à sa réputation, celle d'être la ville de la liberté pour avoir légalisé la vente du haschisch et de la marijuana jusqu'en 1973 et donc d'avoir accueilli bon nombre de hippies notamment à la fin des années 1960. Il me semble avoir compris pourquoi et comment cette ville a pu attirer, et

c'est toujours le cas aujourd'hui, un certain nombre de personnes fuyant leur vie stressante ou désirant se délester de leurs principes. Et bien, autant de stûpas bouddhistes et de temples hindous révèlent bien que Kathmandu est riche en lieux de méditation pour les occidentaux en quête de spiritualité. Il est vrai que l'aspect spirituel avec ses rites y est très présent et à un côté certainement très apaisant. La religion fait partie intégrante de la vie quotidienne des népalais. J'ai été frappée de voir à quel point les peuples d'Asie ont un sens du religieux beaucoup plus élevé que chez nous en occident. D'autre part, J'ai pu remarquer autour de moi, parmi mes amis népalais ou dans les rues, que la religion que vous avez adoptée sera respectée au Népal et vous pouvez l'afficher ouvertement sans crainte de représailles verbales ou physiques. Là, chacun est libre de son choix.

**Saddhus (ascètes hindous) réunis lors de la Shivaratri (grand festival célébré en l'honneur du dieu Shiva).**

**Le Fils de Sabina en costume rituel**

**Stûpa (temple bouddhiste) de Bodhanath**

### **3) contexte politique et économique par rapport à l'enfant**

Cependant, le Népal se range dans les 10 pays les plus pauvres du monde; une trop grande partie de sa population vit encore avec moins de 86 roupies par jour (soit moins d'un euro par jour). Le roi Gyanendra Bir Bikram Shah Dev se



trouve à la tête du pays depuis le 4 juin 2001 et le Népal est actuellement sous un régime de monarchie parlementaire.

Les problèmes ne datent pourtant pas d'hier. A la fin des années 80, le pouvoir du roi fut remis en question. Les classes défavorisées étant les principales victimes de la corruption généralisée et de l'exploitation, le peuple se mit à manifester dans la rue. En février 1990, les grandes manifestations de Kathmandu ont dégénérées puisqu'il y a eu des morts. Le roi Birendra a été contraint de reconnaître la monarchie constitutionnelle. En 1994, L'Union communiste remporta les élections, devançant le Népal Congress Party. Dès lors, le pays s'exerce à la démocratie, mais il existe une valse de gouvernements car les coalitions des partis ne durent pas. Le 1<sup>er</sup> juin 2001, un massacre fut perpétré dans l'enceinte même du palais royal. D'après une enquête rendue officielle, le prince héritier Dipendra sous l'emprise de la drogue, assassina son père, sa mère ainsi que sept autres membres de la famille royale. C'est alors que le frère du roi Birendra, Gyanendra, lui succéda. Des mouvements antimonarchistes obéissant au parti maoïste renforcèrent leurs activités, s'en prenant à la police et à des installations militaires.

A présent, le roi Gyanendra est réellement impopulaire car les partis politiques ont reproché au souverain d'avoir supprimé la démocratie parlementaire et d'avoir voulu mettre en place un pouvoir absolu, depuis la dissolution du parlement en octobre 2002 ; ce qui a créé bon nombre de violentes émeutes dans la capitale. Le Népal ne parvient pas à sortir de la crise politique dans laquelle il est enfermé depuis des années. Elle oppose le roi aux partis politiques et à la guérilla maoïste.

L'agriculture est la base de l'économie, ainsi une grande majorité de la population y travaille et cela constitue une part essentielle des revenus du pays. Le riz est une des principales cultures d'exportation. Puis, c'est le tourisme qui est très développé avec l'importance des trekkings, ces randonnées de plusieurs jours sur des sentiers escarpés à flanc de montagne, le long des torrents d'eau glacée qui dévalent depuis les sommets enneigés, et puis par les visites culturelles. Les touristes s'arrêtent à Kathmandu une douzaine de jours en moyenne et prennent le chemin des camps de base de l'Annapurna ou de l'Everest. Et pourtant, une grave crise économique existe en partie à cause d'une guérilla maoïste qui a fait plus de 13 000 victimes en une dizaine d'années.

Les autorités consacrent une part importante de leur budget à l'entretien de l'armée qui mène la lutte contre la guérilla. Les Etats-Unis, L'Inde et la Grande-Bretagne soutiennent le pouvoir dans sa lutte en lui fournissant du matériel militaire moderne. Cette situation de crise coûte très cher au pays. Les violences ont entraîné bon nombre de morts depuis 1996 et des déplacements de populations. Les conséquences économiques sont également importantes. Afin de fragiliser le régime, les maoïstes visent les infrastructures du pays en détruisant les routes, les ponts, les écoles et autres moyens de communications. D'autre part, cette insécurité constante a eu des effets néfastes sur les prix du quotidien qui se sont mis à flamber ainsi que sur les revenus du tourisme, même si la tendance récente semble montrer une reprise certaine dans le secteur.

Les enfants sont eux aussi des victimes de ce conflit. Plongés dans la pauvreté, et la violence, obligés de fuir leur village, c'est ainsi qu'ils deviennent les victimes des trafiquants. L'innocence de ces enfants étant utilisée, ils ont

trouvé des solutions pour s'enrichir sur la pauvreté : les trafics d'enfants. D'après Jackie Buck (Président d'Umbrella Foundation à Swayambunath, Kathmandu), depuis le début de l'opposition, il y a environ 15 ans, 250 000 enfants ont dû quitter le milieu familial. Aujourd'hui ils travaillent, sont à la rue ou en maison d'accueil. Il y aurait actuellement 600 maisons d'ouvertes en vallée de Kathmandu, dont la moitié sont illégales car à la tête se trouvent des trafiquants. En ce moment, le pays compte environ 30 000 enfants victimes d'un trafic.

Pourquoi autant d'enfants ? Il y a trois raisons principales :

Dans les zones reculées des montagnes, l'information n'est pas suffisante concernant la contraception (apprendre à gérer le cycle menstruel, l'utilisation du préservatif et de la pilule), en effet, elle est quasi inexistante voir complètement. Mais, les enfants sont aussi une main d'œuvre supplémentaire pour la famille, d'où le choix d'en avoir un certain nombre, en sachant que les plus résistants survivront. Dans le futur, c'est aussi un moyen pour les parents d'assurer leurs arrières, c'est-à-dire que les enfants devenus adultes, en travaillant, donneront une grande partie de leurs revenus à leurs parents âgés. Cela ressemblerait au système de la retraite, sauf que celle-ci n'existe pas au Népal ! Enfin la troisième raison est qu'il n'y a ni sécurité sociale ni allocations pour aider les familles en difficultés et qui plus est avec un certain nombre d'enfants à charge. Les parents se débrouillent donc avec les moyens du bord : les confier à un inconnu qui leur promet de nourrir et scolariser leurs enfants!

## **II. Présentation de l'ONG d'accueil**

En septembre 2006, j'ai rejoint l'univers présenté plus haut et plus particulièrement l'Organisation Non Gouvernementale The Little Princes Children Home (LPCH) située à Godawari, petit village rural à une heure au sud de Kathmandu. Cette maison accueille vingt enfants népalais, non orphelins, mais issus de parents résidants dans une région montagneuse au nord-ouest du Népal appelée Humla. Ces enfants ont été victimes d'un trafic.

### **1) LPCH et son fonctionnement**

#### La place de l'ONG dans la société

« The Little Princes Children Home » est reconnue puisqu'elle est maintenant une ONG donc une organisation privée à but non lucratif. Celle-ci s'est intégrée à son environnement et est appréciée par les habitants du village de Godawari. La maison des Petits Princes, avec la collaboration de LPPDN, s'engage à héberger les enfants, les nourrir, leur apporter des soins d'hygiène et de santé, leur assurer une sécurité et à les élever dans la société par l'éducation en les scolarisant et ainsi leur donner une chance, celle de savoir lire et écrire et avoir des outils pour l'analyse et la compréhension. LPCH respecte les mœurs népalaises et tâche de s'adapter au mieux au style de vie népalais, d'où la liberté d'avoir choisi un personnel local. Lorsque LPCH s'est rendu compte que les enfants n'étaient pas des orphelins, elle a tout fait pour retrouver les familles.

A présent, la plupart des parents ont été retrouvés, certains enfants ont pu revoir des membres de leur famille venus se présenter à Godawari. Ainsi, LPCH peut entretenir le lien et le rapprochement entre les babus et leur propre famille. Les enfants ont trouvé un équilibre et c'est de leur plein gré qu'ils souhaitent rester à la Little Princes House, où ils se sentent en sécurité. L'ONG est responsable des babus et devient alors l'intermédiaire entre les enfants et leur famille. Après le choc psychologique, les enfants ont besoin de se reconstruire tranquillement.

Nous pensons que l'ONG est un bon remède à la situation difficile des enfants. Et pourtant, je pense que l'ONG ne doit pas prendre l'entière responsabilité des enfants, mais faire entrer celle des parents en ligne de compte, quand cela reste possible, bien entendu. Les ONG rencontrent cela, même si elles n'en ont pas conscience. Les parents auraient tendance à se délester de leur responsabilité envers l'enfant, certains quand ça les arrange. La famille a-t-elle encore un rôle à jouer, des responsabilités à prendre envers l'enfant ? Que peut-on faire pour l'impliquer davantage ? En réalité, beaucoup d'enfants de LPCH pourraient retrouver leur foyer sur Humla en raison d'un niveau de vie suffisant de la famille. Pourtant les enfants sont toujours là pour une raison principale : les babus vivent à Godawari depuis 3 ans, ont repris un équilibre, connaissent leur chance d'aller à l'école et de manger à leur faim chaque jour ; et les renvoyer chez eux serait un retour à la case départ et surtout ils se sentiraient une fois de plus abandonnés. Bien sûr, ils auraient la chance de retourner vivre avec leur famille ! « Nous aidons notre famille, m'ont expliqué les enfants, et puis, nous n'avons pas forcément accès à l'enseignement à cause de l'éloignement qu'il existe entre l'école et nos habitations. De plus, il y a très peu d'écoles et d'enseignants et il faut aider nos parents à travailler dans la ferme, garder les vaches toute la journée et apprendre à produire plus de céréales. Là-bas, les gens n'ont pas d'informations sur le reste du monde, ils ne connaissent que leur univers et ne comptent alors que sur eux – mêmes. Ils ne se savent pas à quel point l'éducation peut être un facteur important pour le développement. »

Cette affirmation, pour en avoir discuté avec eux, n'étant pas la seule à avoir déjà abordé le sujet, il me semble intéressant et nécessaire de prendre en considération ce que les enfants ont à nous dire et leur ressenti vis-à-vis de la situation !

En raison des trois années qui viennent de s'écouler, il serait difficile de renvoyer les enfants chez eux, surtout sans leur accord. En revanche, si les enfants venaient tout juste d'arriver à la maison, et que nous avons déjà connaissance de l'existence des parents, la façon de procéder serait toute autre.

Etant donné le nombre important d'enfants qui arrivent en vallée de Kathmandu chaque année, je pense qu'il est délicat de répondre à un fonctionnement de la sorte, c'est-à-dire prendre en charge le maximum d'enfants et les garder en maison d'accueil ou pseudo orphelinats de longues années sans chercher à retrouver les familles et à les y replacer. Cela deviendrait ingérable. J'ajouterai qu'à la base, ces foyers ne sont pas ceux de ces enfants venus « d'ailleurs ». Bien évidemment, je ne parle pas de laisser les enfants à leur propre sort, mais d'établir une solution adaptée afin que les enfants qui ont de la famille puissent retourner près des leurs, en assurant un suivi psychologique. Il serait ajouté une contribution financière, en vérifiant qu'elle soit utilisée à bon escient par la famille. Au Népal, si l'on décide de prendre en charge une personne, on doit aussi se charger de toute sa famille. Mon avis serait que si des

foyers continuent à s'ouvrir pour accueillir définitivement des enfants victimes de trafic alors le trafic peut continuer de plus belle. Les trafiquants savent très bien, de toute façon, que les occidentaux seront là pour arranger ce qui ne va pas.

Pourquoi ne pas axer des foyers sur la pratique d'un métier ? De nouvelles institutions pourraient permettre aux enfants d'apprendre à lire, à écrire, à compter et se charger de l'apprentissage de plusieurs métiers. Ceci pourrait porter vers des débouchés et permettre à l'enfant de devenir autonome un peu plus au fur et à mesure.

### La composition de LPCH et l'amplitude de son travail (Origine, problèmes rencontrés....)

Me voilà parmi le personnel local de LPCH composé de trois népalais, le manager Hari, la cuisinière Bhagwati ainsi que l'aide ménagère Nanu qui s'occupe également de la lessive des chérubins quotidiennement. Lorsque j'ai mis les pieds dans l'enceinte de la maison, j'ai été assailli gaiement par 20 babus âgés de 5 à 14 ans, dont 18 garçons et 2 filles ; à cet instant, j'ai pensé que ces lieux ne devaient certainement pas manquer d'animation. Cependant, depuis 3 ou 4 ans, ces babus sont séparés de leur famille pour des raisons humaines ou financières. Avant d'arriver à Godawari, les enfants ont vécu quelques temps au nord de Kathmandu, dans ce qu'on pourrait appelé un gourbi, en effet l'endroit où ils vivaient était complètement insalubre. A l'époque, les personnes qui avaient la responsabilité des enfants sous la couverture d'une pseudo association, n'en prenaient pas soin du tout. La raison de ces agissements est simple à comprendre. Ces adultes népalais étaient simplement là pour gagner de l'argent en utilisant des babus.

Mais pourquoi s'être installé à Godawari ? Voici l'histoire : depuis la fin de l'année 2003, Sandra, une française, connaissait Judith, une allemande, volontaire pour 4 mois dans cet endroit misérable à Matatirtha, village situé au nord de Kathmandu, où se trouvaient nos enfants. Sandra connaissait aussi C.E.R.V Nepal, une ONG qui gère des volontaires. Hari travaillait pour eux à l'époque. C'est comme cela que Sandra et Hari se sont rencontrés. Puis Sandra a passé quelques jours chez Hari, et a connu Bhagwati qui vivait dans la maison voisine de celle d'Hari, et quand avec Judith elles ont pris la décision de sortir les

enfants, elles ont trouvé cette maison à Godawari, une maison à louer dont avait entendu parler Hari.

La source des informations qui viendront dans le paragraphe suivant provient de Conor Grennan, un des membres du Conseil d'Administration de l'association LPPDN. Conor est parti, sur Humla en décembre 2006, rencontrer la plupart des familles de nos vingt enfants népalais. Ce périple, afin de savoir dans quelles conditions vivaient ces familles et leur donner des nouvelles de leurs enfants, puis réciproquement par la suite. Il y avait 3 ans que la plupart des parents comme de leurs enfants n'avaient eu aucune nouvelle, d'un côté comme de l'autre.

Il faut savoir qu'Humla est une région où les touristes ne s'aventurent pas comme cela en raison de la présence des maoïstes et du pouvoir qu'ils exercent avec force et violence sur la population autochtone, mais aussi sur les touristes étrangers. La traversée de cette région se fait à pied, d'où la difficulté, car les voies de communication sont encore rudimentaires du fait de l'absence d'interventions extérieures. Ainsi les habitants ont alors moins de chance d'être avertis de la prise de risque à éviter. En effet, les familles sont prêtes à confier leurs enfants à n'importe qui pouvant promettre une vie meilleure pour ces petits, à Kathmandu ou en vallée. Et si les parents ont une chance sur cent pour qu'un de leurs enfants s'en sorte, alors ils saisiront cette chance. Cela s'est confirmé lorsque j'ai vu la photo du père d'un des enfants et d'entendre Conor dire à quel point ce père était ému d'entendre dire que son fils était sain et sauf et n'errait pas dans les rues de Kathmandu. Cela pourrait-il signifier que ce père de famille n'avait finalement aucune certitude de ce qu'allait devenir son fils une fois parti du foyer familial, et surtout dans les mains d'un autre homme ? Mais ce qui est certain, c'est qu'il voulait croire en une vie meilleure pour son enfant, la chair de sa chair.

## **2) Les soutiens de LPCH**

### Mode d'organisation

Cependant, LPCH ne se gère pas seule. En effet, l'association française Les Petits Princes Du Nepal (LPPDN), dont le siège est en Haute-Savoie a été créée par d'anciens volontaires de LPCH. Le but de la création de cette association est de soutenir financièrement, administrativement et humainement l'ONG népalaise LPCH, par le biais de récolte et envoi de fonds, la promotion des initiatives locales comme les conférences et le partenariat, mais encore l'aide à la rédaction de statuts, la mise en place de parrainages symboliques et financiers et l'envoi de volontaires sur le terrain. LPPDN est donc l'employeur du personnel népalais de LPCH. Toutes les grandes décisions sont alors prises par le conseil d'administration de l'association française. Quant au personnel, chacun à son rôle. Hari étant le Manager, il gère le budget de la maison et doit superviser l'organisation de la maison au point de vue de la sécurité, des activités et des besoins comme les fournitures scolaires, les courses alimentaires et le matériel. Nanu est chargée de laver une partie du linge des enfants chaque jour et de balayer l'intérieur de la maison, de plus elle donne un coup de main à

la cuisine et pour les courses. Le lieu de prédilection de Bhagwati est la cuisine, cependant puisqu'elle est la seule du personnel à vivre 24h sur 24 dans la maison, elle fait tourner la maison avec poigne. Lorsqu'il y a des volontaires, cela lui permet d'être épaulé quand Hari et Nanu ne sont plus là. A vrai dire le personnel est beaucoup plus que ce que je viens d'énoncer plus haut, ils font partie de la famille et les enfants se sont attachés à eux. Au sein de la maison, des règles de vie ont été instaurées pour que les enfants puissent retrouver des repères. Les petits, comme les plus grands, participent aux tâches ménagères, au rangement de leur chambre et aide à la cuisine surtout pour éplucher et couper pommes de terre et légumes. Je peux dire, pour les avoir vu faire, qu'ils se débrouillent très bien. Naturellement, cela peut paraître étrange de confier un couteau à un petit de 4 ou 5 ans, mais en fait non ! Le principe est de leur faire confiance tout en leur expliquant que cet objet n'est pas un jouet et que cela peut être dangereux s'il est utilisé à mauvais escient. Ces balises sont nécessaires à leur construction et pour que le chao ne s'établisse pas à nouveau. Au début, ce ne fut pas une mince affaire, m'a-t-on dit.

### Les partenariats engagés avec l'étranger ou autres

Un partenariat est engagé avec l'association Solhimal de Strasbourg. Celle-ci fait connaître le projet LPCH par le biais de son site Internet et de sa revue papier, elle recueille les dons financiers et se charge d'envoyer un reçu fiscal au donateur, mais elle envoie aussi des candidatures de volontaires et apporte du matériel lors de la visite des parrains.

Les donateurs sont multiples et variés. Banques, Mairies, et autres associations ont collaboré au projet de LPCH en apportant leur soutien à leur manière. Ainsi, le crédit mutuel de Neuwiller-Lès-Saverne a organisé une conférence sur l'Himalaya en 2004 puis a fait un don pécunier en 2005 ; et les associations comme Alsace-Népal, la Cour des Miracles, les Sentiers pour l'enfance, ou bien des collèges comme celui de Kochersberg ont été des symboles de solidarité. Les dons sont d'ordre financier mais peuvent être aussi en nature, comme des ordinateurs portables ou bien des prêts de salles afin de pouvoir organiser des conférences.

Pour ce qui est du parrainage, actuellement les parrains réguliers sont français du fait que LPPDN est une association française. Leur collaboration financière peut-être effectuée mensuellement ou par trimestre ou encore par an selon leur choix. Les parrainages correspondent à 30 ou 40% du budget. Le reste des dons récoltés correspond soit au résultat de manifestations, soit aux dons ponctuels de personnes qui ont entendu parlé du projet LPCH. Cependant, il y a aussi l'intervention de sponsors allemands et anglais, il n'y a pas de limites, les dons en provenance d'autres pays sont acceptés. Dans tous les cas, l'argent donné est utilisé collectivement pour toute la maison.

En plus du parrainage financier, les parrains qui le souhaitent peuvent le faire d'une façon symbolique, c'est-à-dire correspondre plus particulièrement avec un enfant. Il s'agit alors d'un système symbolique et financier auquel

peuvent adhérer toute personne désireuse de correspondre avec un enfant et participer au financement de scolarité, de loyer, d'aliments ou de vêtements d'une manière générale, car nous devons donner la même chance à tous les enfants. Il est recommandé au parrain que, s'il souhaite faire un cadeau à son filleul, il est préférable d'offrir dans ce cas quelque chose d'utile et non pas futile. D'un autre côté, nous insistons auprès des enfants pour qu'ils ne réclament pas de cadeaux auprès de leur parrain ou marraine dans la mesure où l'aide apportée par ce dernier ou cette dernière d'une façon financière ou matériel permet de couvrir les besoins essentiels des enfants. Ainsi, le devoir des membres du projet est d'expliquer aux babus que le toit qu'ils ont sur la tête, le daal bhat (plat national à base de riz et de légumes) qu'ils ont dans leur assiette deux fois par jour et les vêtements qu'ils portent sont déjà de très jolis cadeaux qui ne tombent pas du ciel tout seuls.

### **3) LPCH et sa démarche avec les enfants**

#### Approche psychologique des enfants

Lorsque les babus sont arrivés dans la maison de Godawari, ils sont venus bien sûr en tant que jeunes êtres humains, cependant, déjà, ces petits d'hommes étaient marqués au fer rouge car ils venaient aussi avec le fardeau qu'ils portaient psychologiquement, des blessures intérieures. Alors comment remettre en ordre ce qu'il y a dans chacun de ces petits êtres ? Par où commencer ?

Il était très important d'établir un climat de confiance entre le personnel, les volontaires et les enfants, ce qui a mis environ 1 an à s'installer. Tout ce temps, car les enfants ont dû réapprendre à faire confiance aux adultes. En effet, auparavant c'étaient les adultes qui leur mentaient, les trahissaient à maintes reprises. Forcés à mendier, s'ils ne voulaient pas être battus par le trafiquant. Ce dernier les a obligés à affirmer que leurs parents étaient morts, sinon ils pouvaient ne plus les revoir vivants. Ainsi le chantage était de mise, ce qui a permis au trafiquant de sortir les enfants de la région d'Humla ; car pour cela il faut que les enfants soient orphelins ou abandonnés.

Puis, la seconde étape a été de les faire parler de tout ce qu'ils avaient vécu en tant qu'acteur ou témoin de torture, kidnapping et tout ce qui est lié à la guerre. Farid Ait-Mansour, vice président de LPPDN, a été volontaire pendant environ 2 ans au sein de LPCH, il est un de ceux qui a su être particulièrement à l'écoute des babus et a su apporter aux enfants des éléments de réponses expliquant ce qu'ils avaient vécu. Les babus ont commencé à parler à partir du moment où LPCH a appris, par hasard, l'existence de la mère de deux enfants. C'est alors que le silence a été rompu, les enfants avaient bel et bien leurs parents. A partir de ce jour, ils ont parlé de ce qu'ils avaient vécu sur Humla au milieu de la terreur maoïste et ensuite avec le trafiquant en question. L'équipe de LPCH a pu donner son point de vue, les rassurer et redonner aux babus l'idée d'avoir confiance en l'adulte. Cette relation de confiance a été établie et perdure, mais j'ai pu remarquer qu'ils ont toujours quelques craintes lorsque un homme népalais qui leur est inconnu met les pieds dans la maison.

Tout ce temps passé avec les babus a contribué à créer des liens, et m'a beaucoup appris. Je posais des questions aux enfants en rapport avec leur vie sur Humla, la discussion restait très ouverte, les enfants me parlaient de ce qui les avait marqué en terme de paysages, du nombre de yaks ou de vaches que leur famille possédait, de ce dont ils se nourrissaient c'est-à-dire le daal bhat aux grains de riz rougeâtre et encore un mélange d'eau et de farine aplatis comme une petite crêpe cuit dans l'huile appelé « puri » ou à sec sur une plaque au-dessus du feu de bois appelé « roti ». J'apprenais aussi des anecdotes, propres à chacun, de leur vie de tous les jours, les rites ou encore la présence des maoïstes et de leurs dégâts. De celui qui chaque matin allait à la rivière pour pêcher à celui qui se rappelle de ce que les maoïstes infligeaient à sa famille et d'autres de son village. J'ai été particulièrement attentive au fait que ce sont les plus jeunes babus qui évoquaient et racontaient la terreur maoïste alors que les plus grands me narraient les meilleurs souvenirs qu'ils gardaient d'Humla comme lorsqu'ils jouaient pieds nus dans la neige ou les magnifiques rhododendrons et autres jolies fleurs rouges, jaunes et blanches que le panorama offrait ; et puis encore les vêtements et bijoux que portent hommes et femmes ainsi que les danses traditionnelles, et ces chamanes qui fascinent tant nos babus !

Et en retour, les enfants me posaient beaucoup de questions sur ma vie en France. Et c'est là que ce passe un véritable échange et que la compréhension, la complicité et la confiance s'installe sans s'en rendre compte. Nos vies respectives sont connues des uns et des autres en toute simplicité. Ce sont par des gestes de tous les jours que j'ai essayé de leur montrer que j'étais là pour eux pour les soutenir, mais ne vous y trompez pas ils ont été là pour moi aussi, car les babus m'ont agréablement surprise plus d'une fois par leurs remarques ou leurs attitudes et leur débrouillardises. En effet, les enfants sont capables de merveilles lorsqu'on les laisse s'épanouir et surtout lorsqu'on leur permet d'être eux-mêmes. Dans mon cas, j'ai voulu écouter leur histoire, comprendre ce qui avait bien pu se passer et comment ils avaient vécu ces événements. Cela était nécessaire aussi pour mieux discerner leurs comportements et leurs objectifs. Pour l'instant ils reprennent du poil de la bête et sont dans un vrai cocon.

C'est ainsi, que ce sont insérées dans mon esprit, quelques interrogations concernant le devenir de ces enfants. Notamment, est-ce qu'une éducation scolaire leur apportera un travail assuré à Kathmandu comme le rêvent bon nombre d'enfants ? Je rappelle qu'il y a 600 maisons d'accueil pour enfants en vallée avec une moyenne de 20 à 30 enfants par maison soit environ 18 000 jeunes désirant accéder au marché du travail plus ou moins en même temps dans une capitale où il est très difficile d'en trouver. Faudrait-il privilégier la vie de base (travail de la terre, entretien d'une ferme, menuisier, mécanicien.....) ou bien l'éducation telle qu'on la perçoit dans nos pays occidentaux (scolarité, études) ? Et à l'inverse, pourquoi ne pas leur donner la chance de faire ce qu'ils auraient aimé que l'ont fasse pour eux dès le début et s'élever dans la société, celle qui les a tant brinquebalés ? Ne serait-ce pas une belle revanche ? Les babus, pour la plupart, m'ont confié leur souhait de devenir des médecins, généralistes, ophtalmologues ou vétérinaires « pour retourner aux sources, aider, sauver les leurs sur Humla », m'ont-ils affirmé.



## Questions d'éducation

Ces petits Népalais sont nés dans un certain environnement où très tôt ils ont dû aider leurs parents pour le travail de la terre sans se plaindre, afin de subvenir aux besoins primaires de la famille pour pouvoir nourrir tout le monde. Ils ont appris à prendre les instants comme ils viennent : une vie au jour le jour où le « demain » n'existe pas. Ils savent se débrouiller dans n'importe quelle circonstance, comme de vrais népalais, ils trouvent des solutions pour tout. Nous désirons ardemment que nos babus soient de véritables Népalais et ne deviennent pas des assistés comme beaucoup d'enfants européens ; donc pour éviter cela, ils participent à la vie de chaque jour, quoi de plus naturel que de donner un coup de main à ceux qui prennent soins d'eux ! Mais les babus ont aussi la fâcheuse habitude de ne pas prendre soins de leurs affaires et du matériel. D'une manière générale, les Népalais ne prennent pas soin de ce qu'ils ont sous la main, non pas qu'ils méprisent leurs affaires, mais peut-être n'ont-ils pas appris à le faire. Cependant, il est appris aux petits princes à respecter ce qu'ils ont ou ce qu'ils doivent partager avec les autres par souci d'économie et d'éviter le gaspillage.

De plus, des règles fondamentales ont été établies au sein de l'ONG, concernant non seulement les enfants mais aussi les adultes qui contribuent au projet. Il s'agit de dire la vérité, ne pas voler, ne pas se battre, s'aider mutuellement et contribuer à l'éducation des enfants. Toute les formes de violence, qu'elle soit physique, morale ou affective, sont interdites. Donc les insultes, harcèlements et l'humiliation sont à bannir. Et oui ! Le rabaissement de manière outrageante et les coups dans le dos ou sur les jambes sont fréquents et considérés comme normaux au Népal. Les népalais ayant leurs méthodes d'éducation propre à leur culture, il a été parfois délicat d'être confronté à certaines situations infligées aux babus comme des punitions, il s'agit donc d'être diplomate dans ces moments là, mais d'affronter le problème directement. J'ai été témoins de scènes d'humiliation physique, qu'eues un adulte envers un enfant ayant menti, ce qui est choquant pour une jeune occidentale.

Lorsque deux cultures amènent une divergence dans les méthodes d'éducation, alors de quelle façon procéder ? Comment intervenir ? Malgré l'intervention occidentale, le souci du respect de la culture népalaise demeure bien présent, fort heureusement. Je pense aussi qu'il est essentiel pour les enfants de grandir dans leur univers et de ce fait, d'avoir les valeurs de leurs pays, mais alors où se trouvent les limites de notre intervention pour ne pas imposer un mode de vie, mais apporter seulement une aide, un supplément d'information ? Accoutumer des petits népalais, séparés de leur famille, à une vie plus occidentale est-il un bon moyen pour ces jeunes venus de montagnes, ayant eu une vie tout autre, simple et rude ou juste l'essentiel est là ?

### **III. Mon travail : volontaire pour une ONG et didi pour des babus**

Enfin arrivé à Godawari, sacs au dos et à la main, je n'oublierai pas les premiers « Namaste ! » en guise de salutation, prononcés par des villageoises multicolores en plein travail de la terre, mais s'arrêtant pour joindre leur deux mains contre leur cœur : telle est la manière de dire bonjour selon la coutume au Népal.

D'après les indications que l'on m'avait fournies à quelques mètres de l'endroit où je me trouvais, j'ai pu reconnaître la maison des petits princes avec ses guirlandes de drapeaux tibétains suspendus par delà le jardin et l'habitation. C'était bien là ! J'ouvris la petite porte en fer du jardin, pas un bruit, à croire qu'il n'y avait personne ! Je frappais donc à la porte d'entrée de la maison et l'on vint m'ouvrir. Si heureuse d'être enfin arrivée à bon port je lance un « Namaste Bhagwati ! », un « Namaste Nanu ! », un « Namaste ! » général et d'autres en invoquant le prénom des babus que je reconnais. Ma joie était si grande de les rencontrer pour la première fois. Mais, en l'espace d'un instant, les enfants sont restés stupéfaits ainsi que Nanu et Bhagwati, tous me regardaient d'un air surpris et comme si j'étais une bête curieuse. En fait, comment pouvais-je savoir qui était qui, puisque nous n'avions jamais fait connaissance ? Et bien j'avais un truc ! J'avais déjà vu la photo de plusieurs d'entre eux et avais tâché de me souvenir des prénoms. En tout cas, cela leur a fait un coup ! Ont-ils cru pendant quelques temps que cela pouvait être de la magie ? Je ne sais pas. Mais je leur ai donné l'explication de tout ceci, lorsqu'ils ont voulu éclaircir le mystère.

Le 24 septembre 2006, une semaine après mon arrivée à Godawari, juste après le daal bhat de 9h, nous avons trouvé deux hommes dans le hall d'entrée de la maison. Dans un premier temps, j'ai cru qu'il s'agissait de parents, surtout qu'ils me dirent être originaire d'Humla. Ces deux personnes portaient des lunettes fumées et l'un d'eux sentait décidément l'alcool à plein nez. Je me posais des questions et interrogeais discrètement Bhagwati, qui me prit à part. En réalité, l'un était le trafiquant de nos chers babus, dont je ne peux mentionner le nom et l'autre, imbibé d'alcool, était son compère. Sont-ils venus faire une visite de courtoisie aux enfants ? Nous ne le pensons pas vraiment. Il paraît que cela se produit de temps à autre, il vient sans une vraie raison, ou bien envoie un de ses amis. On ne sait pas exactement ce qu'il manigance. On sait juste que cet homme est mauvais et les enfants le savent eux aussi. « Mais que viennent-

ils faire ici ? » me suis-je demandée « et comment peut-on les accepter dans la maison sans rien dire? » J'étais scandalisée et ne comprenais pas que l'on puisse les inviter à passer au salon. Hari s'est entretenu avec ces messieurs, et sereinement, leur a bien fait comprendre qu'il était préférable de donner un coup de fil avant de passer à l'improviste. Et moi, de répliquer intérieurement « Quel hypocrisie ! Mieux vaut leur dire qu'on ne souhaite pas leur présence! » En fait, je n'avais rien compris ! J'ignorais tout. Le soir venu, je me décidai à dire ce que je pensais de tout cela et cherchais à obtenir des réponses auprès de Conor. En raison de la sécurité des enfants, il valait mieux faire un minimum d'effort en terme de courtoisie envers le trafiquant en question. En effet, il est l'oncle de deux enfants de LPCH, peut-être capable de tout, c'est pourquoi il est impératif d'agir prudemment et calmement avec ce genre d'homme.

Durant mes neuf mois au sein de l'ONG, en tant que volontaire bénévole, j'ai assuré un accompagnement et assumé des responsabilités au quotidien comme le ferait une sœur aînée (c'est-à-dire une didi en népali), pour ses jeunes frères et sœurs. Au départ, j'avais pour but de mener à bien ma mission humanitaire sans trop savoir comment m'y prendre. Puis, au fur et à mesure, au-delà de tout principe étriqué, ce sont les gestes de la vie, si naturels, qui ont dépassé ce labeur de mission et cette appellation rigide de structure Non Gouvernementale. Ainsi je devenais leur sœur mais qui pourtant participait à l'éducation de leur savoir être et de leur savoir vivre.

Etant donné la difficulté à prononcer mon prénom, pour la plupart des népalais, j'ai eu le droit à ce que l'on m'attribue un « népali name » : Puja, qui est le prénom d'une héroïne de films népalais, mais c'est la Puja est aussi l'acte rituel de prière pratiqué par les hindouistes qui consiste à faire des offrandes en récitant des prières. Depuis, je me présentais comme telle et les habitants de Godawari ne connaissaient que Puja ! C'est ainsi que je suis devenue Puja didi pour les babus.

Moi, qui ne voulais surtout pas me retrouver avec des enfants pour ne pas avoir à faire de « babysitting » ! Finalement, le hasard ou la providence en a voulu autrement, car en plus d'être avec des enfants, ils étaient au nombre de vingt. Extraordinaire ! Cependant, ce n'était pas du « babysitting », puisque j'étais en mouvement permanent ; ces babus sont des êtres très vivants et dynamiques. Je n'avais plus qu'à les suivre ! J'ai dû me rendre à l'évidence ! Ces jeunes individus étaient plutôt intéressants, avec parfois un naturel à vous couper le souffle. Avec eux il n'est pas possible de cacher quoi que ce soit, ma fierté en a souffert. Ils allaient me faire avancer et me surprendre plus d'une fois et malgré cela j'étais là aussi pour eux puisque je faisais partie de la tribu de leurs anges gardiens.

J'ai contribué de différentes façons au projet. Je servais parfois de lien entre les associations LPPDN et LPCH. LPPDN me confia le soin de rédiger les lettres mensuelles adressées aux parrains, et je me chargeais également de la rédaction d'articles pour le site internet. Mais, si Puja didi était là, c'était pour apporter son aide au maintien du bon déroulement de la vie de la maison, d'un point de vue sanitaire, affectif et physique, dans un cadre suffisamment sécuritaire pour permettre aux enfants de s'épanouir pleinement. Et encore, en

apportant une aide dans la vie de tous les jours comme à la cuisine, les devoirs, les douches et les activités, ainsi qu'à l'accompagnement pour les soins hospitaliers et la mise en place d'un projet bibliothèque dans le village de Godawari. Il avait été décidé de créer une petite bibliothèque dans une des pièces non occupées, à l'étage au-dessus de l'habitation de Nanu, dont LPCH peut disposer à son gré. Le but de cette bibliothèque est qu'elle soit accessible gratuitement par les enfants de Godawari et pas seulement aux petits princes. L'idée est que la lecture soit accessible et à la disposition de tous. Farid m'a gentiment proposé de m'occuper de ce projet. Voilà une autre action qui m'intéressait. LPPDN n'ayant pas la possibilité de mettre de budget dans ce projet, mon objectif a été de viser les écoles renommées, anglaises, américaines et népalaises comme la British School, La Lincoln School et Rato Bangala et des associations comme « Room to Read », en comptant sur leur générosité par le biais de dons, c'est-à-dire des livres en anglais et/ou népalais. J'ai pu ainsi bénéficier, dans un premier temps, de quelques cartons de livres offerts gracieusement. Nos babus étaient ravis et ont participé à la mise en place et pour l'instant, ce sont eux que nous avons chargés de maintenir en ordre cette pièce culturelle équipée de livres dont il faut prendre grand soin. Le projet est en cours puisqu'il faut encore davantage de livres et notamment pour les plus grands, et il reste aussi à s'occuper de l'organisation et la gestion de la future bibliothèque.

Mon travail au sein de LPCH consistait non seulement à apporter une aide supplémentaire, mais au-delà de ça, à suivre progressivement les enfants dans leur cheminement, selon leur tempérament et leur caractère. Mieux les connaître, les apprivoiser mais se faire aussi approcher pour que nous puissions nous rencontrer et avancer ensemble. C'est ce que voulait également le renard, lorsqu'il dit au Petit prince : « Si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serais pour toi unique au monde... ». « Etre homme, c'est créer des liens » écrit Saint-Exupéry. « Sans liens, aucun enfant ne peut se développer » dit encore Catherine Enjolet (présidente de Parrains par Mille – Parrainage d'enfants en France, association qu'elle a créée en 1990).

## 2<sup>ème</sup> Partie

### LES PRATIQUES D'ACCOMPAGNEMENT

*« Les yeux des enfants, les pierres les plus précieuses que la terre ait portées. »*

**Auteur Inconnu**

*« Laisse parler ton cœur, interroge les visages, n'écoute pas les langues.... »*

**Umberto Eco**



L'accompagnement est le fait d'aider, de soutenir. Un acte qui sert de support pour quelqu'un qui a besoin de l'autre, pour ne pas se sentir seul. Accompagner un enfant, c'est tout d'abord aller à sa rencontre. Plusieurs chemins sont possibles pour créer une vraie relation avec l'enfant, puis faire un bout de route ensemble pour le fortifier.

Un jour le renard dit au Petit Prince de Saint - Exupéry : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux » et « Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. »

## **I. Avec les enfants**

### **1) Le temps**

La structuration du cadre de vie est essentielle, donc le temps doit être organisé afin d'avoir une fonction structurante pour le psychisme de l'enfant. Cela explique les règles émises, dès le départ, dans la maison des petits princes. Le règlement a fait place à la planification d'une journée type, afin de donner des repères aux babus.

Mais au-delà de faire des planifications dans le temps, il est important de « prendre du temps » avec l'enfant, que ce soit pour discuter de choses et d'autres, pour l'aider dans son travail scolaire, pour participer à ses jeux, pour panser ses plaies extérieures et intérieures ou pour lui raconter des histoires qui le fassent rêver. Il faut profiter du temps, pendant que cela est encore possible, pour redécouvrir nos enfants et je parle de nos enfants de cœur et donc pas uniquement ceux du même sang que nous. C'est l'occasion de leur apprendre plein de choses sur la vie en générale, la nature et de développer, encore, leur intelligence. Ces moments nous permettent, nous les adultes, d'apprendre beaucoup et il arrive que nous en soyons abasourdis.

Le temps pour le dialogue s'installe à condition d'en avoir vraiment envie. Il est primordial, pour créer un lien et faire tomber le mur qui peut exister.

Prendre le temps d'être disponible pour les vingt babus, c'est consoler un des Petits Princes qui pleure, puis aider un autre à réparer son cartable qui a craqué, puis encore, repriser une chemise d'école d'un petit; c'est aussi faire réciter une table de multiplication à un babu qui a des difficultés en mathématiques, cette récitation pouvant être interrompue par un autre qui s'est coupé le doigt en coupant des pommes de terre, une petite plaie qu'il faut soigner et sur lequel mettre un pansement.

Le temps, de prêter une oreille attentive pour écouter les enfants raconter tous à la fois ce qui s'est passé à l'école ou sur le terrain de jeu. Pas si évident que cela n'y paraît. Lorsque une troupe désordonnée et bruyante d'enfants vous arrive dessus, le capharnaüm démarre et c'est à cet instant que vous les voyez faire de grands gestes et bouger leurs lèvres, et vous, vous ne comprenez rien de rien. Donc, il faut hausser le ton afin de couvrir l'ensemble des voix et leur demander de parler chacun à leur tour.

Presque chaque soir, j'étais sollicitée par les enfants pour passer un moment avec eux. Ce temps, ils le réclamaient spontanément pour la lecture d'histoires dans la chambre des petits ou bien pour que je fasse part de mon imagination en inventant des histoires pour les enfants d'âge moyen. En anglais, il faut trouver des termes qui pourront les faire rêver, chose qui n'est pas facile ; en effet plus on grandit et plus on devient exigeant. Puis, je terminais par aller dans la chambre des plus grands babus, qui avaient le droit de se coucher un peu plus tard. Une grande complicité s'était emparée de nous, de nombreux sujets de discussions et beaucoup d'interrogations étaient posées, de plus les crises de fous rire n'étaient pas rares. Quel bonheur de savoir qu'avec du temps, le babu finit par se livrer à vous. Prendre le temps, c'est aussi vivre le moment présent avec les enfants ; une liberté intérieure qui nous pousse à suivre nos intuitions du moment.

## **2) Le partage**

Partager, c'est donner à quelqu'un d'autre une part de ce que l'on possède, et c'est aussi offrir une part de soi. Les efforts fournis pour le bien-être des babus, est un don de soi pour ces petits, s'il est fait avec le cœur. Ecouter les enfants s'exprimer, participer et s'intéresser à ce qu'ils entreprennent est nécessaire pour apprendre à connaître chaque enfant, un peu plus. La découverte de chaque petit caractère va ainsi nous permettre de mieux les guider et d'adopter une méthode d'approche différente avec les tempéraments plus difficiles à gérer. Il faut creuser pour trouver leur pépite et la leur faire connaître pour qu'ils prennent conscience qu'ils ont tous un don et des capacités dans un domaine quel qu'il soit. Le partage est aussi un geste qui m'a frappé en arrivant à la maison des Petits Princes. Les népalais ont un sens aigu de l'hospitalité, et donc du partage, ils partageront au moins de moitié ce qu'ils possèdent. J'ai constaté que l'égoïsme est inexistant dans cette fratrie de Godawari ; les enfants partagent leurs jeux, leur argent de poche, leur casse-croûte et sont soucieux des uns et des autres. Il est vrai que dès leur arrivée les pendules ont été remises à l'heure avec des règles à respecter, ce qui est possible de faire et ce qui ne l'est pas. C'est ainsi qu'il est possible de vivre en communauté. Vivre ensemble, en poursuivant des buts communs, requiert des sacrifices de la part de chacun. J'ai été agréablement surprise de les voir si responsables, en restant tout de même des enfants. Je dirai qu'ils sont à l'image d'un bel exemple pour ce qu'il est du partage et de la serviabilité.

Il était aussi de mon devoir de partager avec eux ce qu'ils vivaient, les écouter me raconter ce qu'ils avaient à cœur de me dire et en échange leur faire part de ce que je savais. La communication a permis de créer un climat de confiance, ce qui engendre le respect mutuel et ainsi, une certaine complicité faisant place à davantage d'humour. Car il n'est pas utile d'avoir une vie monotone, mais de fleurir là où nous sommes. Je pense que partager permet d'oublier un peu notre « soi » et faire place au « nous ». Pour moi, c'est être attentif aux autres, ne pas omettre que seul, nous ne pouvons rien et que c'est l'union qui fait la force. Faire grandir les enfants dans un environnement, où aucun d'entre eux ne se sent pas laissé pour compte, c'est alors qu'ils se sentiront épaulés, écoutés et compris ; et les tensions car tout le monde n'a pas

la même opinion, fort heureusement, permettent à chacun d'exprimer ce qui vibre en lui et d'évacuer, voire faire exploser des émotions. Surtout que nos jeunes adolescents commencent à avoir un réel besoin de confrontation.

Partager, c'est aussi accorder sa confiance à l'enfant. C'est lui confier une tâche d'une façon absolue. C'est lui témoigner que l'on est assuré de sa bonne foi. Et en retour, l'enfant qui espère en vous, c'est qu'il a pris la décision de faire à nouveau confiance, c'est une vraie libération. « La confiance donne l'assurance que l'autre ne veut pas me posséder ni m'écraser, mais se réjouit de mes dons et m'appelle à la croissance et à la liberté » dit encore Jean Vanier.

Un extrait du livre Shambhala, la voie sacrée du guerrier écrit par Chögyam Trungpa, un des maîtres tibétains contemporains, nous explique ce qui suit : « Exposer notre plaie ouverte, notre chair à vif, de façon inconditionnelle. Nous pouvons être complètement à vif, tout à fait ouvert avec toute personne que nous pouvons rencontrer. Cette attitude donne lieu à une naissance extraordinaire. »

Ces quelques phrases semblent assez claires ! L'auteur nous dit que pour se dévoiler, cela nécessite du courage et un fond d'humilité, mais qu'une fois cette épreuve dépassée, alors ce sont deux êtres qui se rencontrent véritablement. Ceci dit, la chose n'est pas si simple pour tout le monde. En effet, un enfant qui a vécu des traumatismes à cause d'autres individus, deviendra méfiant et, va en définitive, être sur la défensive ne voulant compter que sur lui-même, de peur de subir une nouvelle déception. En fait, il se construit peu à peu une cuirasse blindée, pour essayer la foudre qui pourrait lui tomber dessus. Et pour éviter cela, il nous faut réparer ce cœur blessé en sachant écouter celui qui en a besoin. Cela nécessite une certaine présence et adopter une attitude de dialogue. Il faut que l'enfant puisse parler pour se sentir mieux, car le silence tue ! C'est normalement le rôle des cellules d'urgence mis en place dans les grands traumatismes psychologiques. Mais, chacun de nous peut aussi réagir en cas d'urgence. N'attendons pas qu'il soit trop tard. Soyons attentifs !

### **3) Le respect**

Ces Petits Princes ont été bafoués et avec les événements malheureux qu'ils ont vécus, on se doit plus que tout de respecter leur droit d'être des enfants. Les enfants sont des personnes. À ce titre, ils ont des droits, c'est-à-dire des concepts qui permettent aux êtres humains de vivre dans la dignité. Mais, il est difficile pour des enfants d'assurer leur propre bien-être. Leur survie dépend des adultes. Ils ont besoin des grands pour leur procurer le nécessaire, pour les protéger contre les dangers et pour les guider. Ils ont besoin des adultes pour les aimer et prendre soin d'eux, pour les respecter et pour les écouter. C'est à nous de leur montrer, à maintes reprises, qu'ils sont précieux et que nous voulons leur bien. C'est la répétition des gestes simples de la vie quotidienne que nous leur adressons, qui leur permette de sentir la sécurité ainsi qu'un équilibre. En théorie, les enfants ont droit à un niveau de vie, à des soins de santé et à une éducation. Par exemple, en offrant à votre enfant un lit douillet pour dormir, des soins médicaux s'il est malade, des occasions de jouer et l'accès à une scolarité. Le droit des enfants à être protégés contre les abus, la



négligence, l'exploitation et la discrimination. Ceci, en offrant, à votre enfant un lieu sécuritaire où il peut jouer, et en ne le confiez pas à n'importe qui. Le droit de l'enfant à participer à la vie communautaire, à des programmes et à des services qui lui sont destinés. Par exemple en amenant votre enfant à un programme communautaire; vous l'encouragez à partager son opinion, vous l'écoutez avec respect et vous le valorisez.

La théorie c'est bien joli, mais en pratique chaque famille népalaise a-t-elle la possibilité d'offrir tout cela à ses enfants ? Lorsque l'on arrive à un état de survie, j'imagine que les priorités sont vite sélectionnées et que l'essentiel est de travailler un maximum pour gagner quelques roupies, qui serviront à faire vivre la famille, cultiver la terre pour se nourrir et avoir de quoi loger toute la tribu.

Lorsque ces enfants sont sous notre responsabilité, c'est-à-dire celle des ONG, c'est là qu'ils peuvent avoir recours au genre de traitement énoncé plus haut. Souvent dirigées par des occidentaux, les ONG ont alors plus de facilité à récupérer suffisamment de fonds. Ainsi, ils peuvent réussir à obtenir du matériel plus confortable et remplir chaque petit ventre à satiété, ce qui est un luxe pour le Népal. Et puis, les occidentaux étant à cheval sur les conditions de l'approche psychologique, ils apportent un élément nouveau, au sujet du respect de la vie de ces enfants. En disant cela, je ne dis pas que l'éducation vue par les occidentaux est mieux que celle vue par les Népalais, je pense qu'il y a du bon à prendre partout et que rien n'est tout blanc ou tout noir. Et donc, je ne blâme en aucun cas les chers parents de nos babus, et d'ailleurs, comment ne pas respecter des personnes pour qui chaque jour est un labeur à tout point de vue. Gagner son pain à la sueur de son front est une expression à prendre au pied de la lettre pour les Népalais. Ces familles cherchent à donner ce qu'il y a de mieux pour leurs enfants, à tort ou à raison ! Ils font avec ce qu'ils ont, quoi de plus naturel !

Si les parents laissent leurs enfants à la Little Princes House, ce n'est pas forcément pour se débarrasser d'eux, c'est sans doute parce qu'ils sont persuadés qu'ici ils auront tout ce dont ils ont besoin, avec la sécurité qui va avec et pour ainsi devenir des adultes cultivés, avec un bon travail. Ils seraient alors des parents comblés et si fiers de la réussite de leur propre chair. N'est-ce pas aussi respecter son fils ou sa fille que de ne souhaiter le voir en bonne santé physique et morale, et puis pourquoi pas, le voir devenir quelqu'un ! Pour être restée aussi longtemps avec les babus de LPCH, j'ai su à quel point les enfants travaillaient en classe pour s'en sortir plus tard mais aussi pour que leurs parents soient fiers d'eux. J'ai senti leur souhait de continuer à représenter quelque chose pour leur « Ama » (maman) et leur « Buba » (papa). Comme leurs parents ne sont pas présents à Godawari, c'était aussi mon rôle de les guider, de leur apprendre le respect vis-à-vis des autres, mais aussi vis à vis d'eux même. Et pour cela, il faut être un exemple. Et oui, je devais être un modèle pour les enfants. La façon dont on répond à l'enfant, quand il a besoin de quelque chose, lui montre s'il est valorisé ou non. La façon de réagir peut avoir pour effet, soit de miner la confiance de votre enfant, soit de renforcer son estime de soi. Vos attentes envers ce que l'enfant peut faire lui indiquent ses limites.

#### 4) La reconnaissance

Dans son ouvrage, Accueillir notre humanité, Jean Vanier souligne ceci :

« Pour grandir vers la maturité, l'être humain a besoin d'un groupe où il puisse donner de bons fruits. Il a besoin d'être lié à d'autres, afin de rechercher ensemble la lumière pour l'avenir. Ce sont ces liens qui lui donnent une certaine sécurité et lui permettent d'avancer en toute confiance vers l'inconnu.....L'être humain a besoin, pour faire des choix, de se sentir responsable de sa vie et de celle des autres. Cet encouragement est nécessaire pour évoluer vers une maturité plus grande, être libéré de son égocentrisme et de ses mécanismes de défense, qui oppriment les autres autant que lui-même. »

En tant qu'adulte, nous avons le devoir de reconnaître l'enfant. Il a besoin d'être valorisé à juste titre. L'encouragement sera pour lui un tremplin, lui permettant de faire un pas de plus en avant et d'oser entreprendre ce qu'il souhaite vraiment au fond de lui. Parler à l'enfant, comme à une personne et le considérer comme quelqu'un d'unique. Son prénom et son nom de famille lui donne une identité plus marquée. Ainsi on appelle un enfant par son prénom et non pas par un numéro ou en le pointant du doigt en disant « Eh ! Toi ! ». Un bébé se sent reconnu lorsqu'il est félicité pour ses réalisations et que l'on démontre de l'intérêt pour son projet. Cependant un adulte doit permettre à l'enfant de ne pas partager le même avis que lui, je veux dire par là que l'autoritarisme est inutile et destructeur, ce système n'engage alors aucun dialogue avec l'enfant, mais le coupe net. Selon Françoise Dolto, "Il y a toujours un peu d'impuissance dans l'autoritarisme". Si on n'explique pas au bébé la raison d'une interdiction quelle qu'elle soit, il interprétera cette autorité comme de la méchanceté et une injustice et ne se sentira pas compris. C'est alors que l'enfant a le sentiment d'être mis plus bas que terre. Un enfant se verra exister si on lui donne l'occasion de communiquer. Nous sommes là pour les conduire et leur montrer, le mieux possible, un des bons chemins qui existent dans notre monde.

Voici l'extrait d'un article paru en octobre 2001 dans Psychanalyse Magazine : « Savoir donner de la reconnaissance positive aux enfants (ou comment éviter les risques futurs de répétition des conduites d'échecs) ». Ce sont là les mots de Noële Barbot, psychothérapeute et écrivain.

Loïc Brunet (ingénieur d'études en instrumentation scientifique) accompagne les paroles de Noële Barbot en abordant ceci :

« Les enfants sont des "éponges" à émotions. Nul doute que l'enfant sera largement influencé par l'amour qu'il aura reçu de ses parents, ou plutôt qu'il n'aura pas (ou mal) reçu. L'être humain est un être d'amour qui a fondamentalement besoin de se sentir aimé et reconnu, et ce, dès son plus jeune âge. Savoir donner de la reconnaissance positive à un enfant c'est lui permettre de grandir dans un certain équilibre psychoaffectif et contribuer ainsi à lui éviter les risques futurs de répétition des conduites d'échecs lorsque l'enfant sera devenu adulte... »

Loïc Brunet oeuvre également depuis plusieurs années à la promotion de la coparentalité effective et l'orientation des parents injustement privés de leurs

enfants ; à ce titre Loïc BRUNET est actuellement secrétaire général de l'association « Les Papas = les Mamans ».

Un babu a besoin d'être encouragé, c'est ce qui lui procurera le plus d'énergie. Mes Petits Princes aiment à présenter leurs dessins ou autres chefs d'œuvre afin d'entendre des félicitations et des encouragements. Savoir que quelqu'un est disposé à porter une attention particulière sur vos réalisations, en indiquant ce qui est juste et ce qu'il faut améliorer pour ne pas se satisfaire du médiocre, est source d'un certain bien-être. Il y a tous types d'encouragements. Particulièrement dans certains cas, je me rappelle avoir demandé aux aînés d'être eux aussi des exemples pour les plus jeunes d'entre eux. Que ces enfants, devenant des adolescents, avaient aussi leur part de responsabilité envers les autres enfants concernant le bon fonctionnement de la maison. Les enfants les plus âgés, commencent à se confronter aux adultes, ce qui est normal puisqu'ils ont atteint un certain stade d'évolution. Il était de mon devoir de rappeler que si nous les adultes, nous étions là, c'était pour les aider; parce que tous sont aimés sans exception et que nous désirons leur bonheur. Françoise Dolto nous dit que "l'adolescence, c'est aussi un mouvement plein de force, de promesse et de vie, un jaillissement." Je confirme ses propos. Ces jeunes Népalais dont j'ai fait la connaissance approfondie se sont révélés si vivants. J'ai envie de dire que la plus grande richesse naturelle est la jeunesse. Cependant, pour conserver un certain ordre dans la maison, étant donné le nombre que nous sommes, chacun se doit de faire des concessions ; de plus, les plus grands doivent montrer l'exemple aux plus petits. Ce n'est pas facile, n'est-ce pas, de donner une telle responsabilité à un adolescent, qui ne l'a pas toujours été, et à qui on a dit très tôt qu'il était un aîné! Le rôle de l'équipe est d'encourager ces jeunes dans leur façon de se comporter et ce que je dis là est aussi valable pour les plus petits, qui se croient parfois tout permis, du fait de leur âge. La reconnaissance est un moyen de faire avancer chacun des babus en leur prouvant qu'ils sont tous importants, à l'inverse de l'indifférence, qui ferait des ces petits, des êtres transparents et quasi inexistantes.



## II. Avec l'équipe

Chacun des adultes membres de LPCH accompagne l'équipe à sa façon. Selon les personnalités, les caractères, on obtient un mélange puisque nous avons tous une vision des choses qui diffère. Une équipe fait un.

Une équipe, c'est comme un daal bhat, un seul plat avec une bonne portion de riz, des lentilles, des pommes de terres, des haricots verts, des tomates et des petits oignons, le tout saupoudré de sel et de cumin. Et ce qui va relever le goût des aliments instantanément, c'est l'ajout du piment. Presque tout a été cuit dans différentes marmites, puis réunit dans une assiette pour ne faire qu'un plat consistant et pimenté. Le résultat est satisfaisant puisque varié et relevé.

Là, où c'est d'autant plus pimenté, c'est lorsque nous devons nous confronter à des divergences puisqu'il y a un fossé qui existe entre deux cultures. Il est certain que lorsqu'il y a cohabitation entre Français d'Europe et Népalais d'Asie, se sont alors deux continents, ou plutôt deux mondes, qui peuvent se compléter ou bien se confronter par leurs différences. Je ne m'étendrais pas davantage sur le sujet puisque je l'approfondirai plus loin.

Ainsi, chaque élément de l'équipe apporte sa petite note poivrée qui contribuera à faire avancer la prise de décision dans l'action à mener.

### 1) Le choix de l'action

Dès le départ, le projet de collaboration qui m'a été présenté était très clair. L'association LPPDN chargée du recrutement des volontaires et de l'information auprès d'eux, m'a tout de suite fait savoir quel serait mon rôle au sein de la « Children Home ». Dans un premier temps, le volontaire devait répondre à plusieurs critères, celui d'avoir un intérêt pour la solidarité internationale, et pour l'interculturalité, mais aussi d'avoir un désir particulier pour la mise en place, le développement et le suivi d'un projet à caractère humanitaire. Une fois ces critères validés, il était question de la mission proprement dite. D'après les éléments fournis sur le papier ainsi que par oral, il devait s'agir d'encadrer les enfants au quotidien. Transmettre des valeurs morales telles qu'amour, tolérance, respect, partage et non violence. Avoir une attitude tout à fait correcte et une tenue vestimentaire descente. Il était également demandé d'être à l'écoute des enfants afin de répondre à leurs demandes en matières d'activités et de les aider pour leurs devoirs scolaires. De plus, il était précisé d'assurer un lien France - Népal entre LPPDN et LPCH, par la transmission d'informations et de documents internes (par exemple, le compte-rendu de réunion, le budget mensuel, les résultats scolaires des enfants) au conseil d'administration de LPPDN, et la rédaction d'articles d'informations pour le site internet. S'il le souhaitait, le volontaire pouvait s'impliquer plus en profondeur dans le fonctionnement de la maison et assister le manager de LPCH dans les démarches et formalités administratives, afin d'en savoir plus sur le fonctionnement au quotidien d'une ONG, la mise en place, la gestion, et le développement d'un projet humanitaire.

Il m'avait été bien précisé que le plus gros du travail avait été fait et qu'à présent, il s'agissait d'œuvrer pour un accompagnement auprès des enfants. Cela ne nécessitait pas une lourde tâche et qu'il se pouvait qu'une fois sur place

je me sente inutile du fait que tout était rentré dans l'ordre et que les enfants étaient d'une part assez autonomes et d'autre part, avaient pris leurs repères. De plus, de 9h00 à 16h les enfants poursuivent leur scolarité dans une école de Godawari. Donc, le rôle du volontaire était d'être à la maison jusqu'à ce que les enfants partent à l'école, et d'être là, à leur retour. Le volontaire devait être présent pendant les jours de congés et les périodes de vacances. Ceci pour qu'un échange puisse se faire dans la continuité entre les adultes et les enfants. Et c'est naturellement dans ces moments là que l'on peut prendre du temps pour jouer avec eux et monter des activités.

L'association LPPDN n'a certes pas voulu me décourager, mais a tenu à me dire les choses telles qu'elles se présentaient, étant donné qu'auparavant certains volontaires, du fait de se sentir inutile dans le projet, avaient décidé de quitter la maison. Cependant, j'ai décidé de me lancer quand même dans l'aventure !

Une fois à Godawari, de quelle façon ce projet s'est-il présenté à moi ? J'allais savoir si j'avais bien compris ce qui m'était demandé. Je n'ai pas été dupé ! En effet, chacun des babus était chez lui, ils avaient leurs habitudes et leurs repères, et.....l'étrangère .....c'était moi ! Je débarquais, et c'est à moi qu'il fallait tout montrer, en fait c'est à moi que l'on apprenait tout ! Quel renversement de situation ! On a beau se préparer à l'avance, rien n'y fait ! Il faut prendre un nouveau départ. Malgré le fait de trouver les babus assez exceptionnels, je dois dire que les six premières semaines m'ont fait réfléchir sur le pourquoi de ma présence à Godawari. Et oui ! Je me suis vraiment demandée ce que je pouvais bien faire ici. « A quoi ou à qui vais-je bien pouvoir servir ? » me suis-je dis affolée. Il m'a fallu un peu de temps pour obtenir, petit à petit, une nouvelle vision de la situation. C'est-à-dire réévaluer en quelque sorte l'environnement dans lequel je me trouvais. C'est ce qui m'a sauvée, sinon je pense que j'aurais mal vécu ma vie à la Little Princes Children Home. Etant donné que je m'étais lancée dans cette histoire, je ne voulais certainement pas m'arrêter là ou bien subir la situation, parce qu'en fait je n'avais pas tout compris au fond de moi, et ne me remettait pas en question. Il fallait donc que je revoie ma façon de penser !

Avec du recul et d'un point de vue général, je peux affirmer qu'entre ce qui m'a été dit avant mon départ en mission et la réalité sur le terrain, cela s'est révélé sans marge, sans décalage. Alors ce n'est pas la réalité que j'ai dû changer, mais c'est ma pensée que j'ai dû modifier dans une toute autre réalité.

Dans un premier temps, j'ai réalisé que l'accompagnement des babus était tout de même une responsabilité de taille car ils veulent être reconnu comme tout un chacun, ce qui est légitime. Ainsi j'ai compris qu'ils avaient besoin d'attention et de la présence de personnes familières à la maison pour sentir la sécurité et l'apaisement. Mais ce que j'ai découvert et que l'on ne m'avait pas véritablement confié, c'était l'accompagnement du personnel. Le premier exemple qui me vient c'est Bhagwati. Lorsqu'il n'y avait pas de volontaires, qui aidait Bhagwati le matin avant qu'Hari le manager n'arrive ? Et le soir, lorsque Hari et Nanu retourne auprès de leur famille ? Bhagwati reste seule avec 20 babus qui s'amuse, se disputent, se blessent, n'obéissent pas et font la foire sans cesse et j'en passe. Etant donné que certains sont devenus des adolescents, avec parfois un coup de rébellion, être seule face à tout ce beau

monde relève d'un travail de titan. C'est difficile à gérer et épuisant mais très enrichissant et instructif. Puisque je logeais dans la maison, j'ai compris que ma présence n'était pas si insignifiante quelle ne me paraissait et rien que pour soulager Bhagwati, j'aurais fait de mon mieux. Du coup, même si l'une était à bout, nous savions qu'au moins nous pouvions compter sur l'autre.



**Nanu et Bhagwati**

Dans un deuxième temps, j'étais arrivée à la Little Princes House sans projet particulier, mais avec la ferme intention d'en trouver un sur place. Trois mois après mon arrivée je n'avais toujours pas de projet à mettre en place jusqu'à ce que Farid m'en propose un, celui de créer une bibliothèque destinée aux enfants de Godawari. L'emplacement de ce projet serait dans un des locaux, à l'étage, au dessus de l'habitation de Nanu, dont nous avons droit pour une utilisation à bon escient. Je me suis mise à bouillir de joie à l'idée d'attaquer quelque chose de nouveau, dont on m'avait donné la responsabilité, en plus des babus. C'est alors que je me suis lancée dans une autre aventure, complémentaire de celle que je vivais avec les Petits Princes.

Globalement, par petites touches, j'en ai fait plus que ce que j'aurai pu imaginé. Ces babus m'ont donné envie de m'investir et le personnel népalais m'a fait participer au sein de l'équipe, ainsi je les ai tous pris en considération. En revanche tout changement d'habitude perturbait le cycle habituel du personnel. Qu'il était difficile de proposer une nouveauté dans les habitudes et de la faire accepter, qui plus est ! Je me souviens qu'Hari avait, exceptionnellement, autorisé Bhagwati à s'absenter pendant une semaine, car celle-ci devait participer aux préparatifs du mariage d'un proche et y assister bien évidemment. Le seul souci pour Hari était de savoir qui allait cuisiner le daal bhat à la maison. Je me suis proposée avec joie en m'efforçant de dire à Bhagwati et Hari qu'il n'y aurait pas de problème, puisque j'avais eu maintes fois l'occasion d'observer

Bhagwati à la tâche et qu'il suffisait qu'elle me fasse un récapitulatif. J'ai pu remarqué à quel point ils étaient peu rassurés ! Bhagwati, qui n'avait pas le choix, décida de me faire confiance avec une appréhension, car c'était une première de laisser à un volontaire le management de la cuisine. Quand à Hari, il était manifestement dépité et je persiste à croire qu'il s'était mis dans la tête que mon daal bhat serait infecte. Il insista auprès de Nanu, afin qu'elle vienne me donner un coup de main, persuadé que je ne m'en sortais pas !

Je commençais ma journée à 6h15, je me levais dans le froid, m'habillais et descendais pour préparer le « dudh tchya » thé au lait servi aux enfants. Il était nécessaire que j'attende la « Milk didi » qui apportait le lait fraîchement trait. Une fois le thé donné aux enfants, je m'affairais à la cuisine pour préparer le daal bhat.

Au final, la semaine s'est très bien déroulée à tous points de vue, le daal bhat a plu à tout le monde et a été préparé dans les temps. Hari a fini par m'avouer qu'il en avait été bluffé. Ainsi, je lui ai prouvé qu'il avait eu tort de me sous estimer. Cette anecdote, pour montrer la sensation que m'envoyait parfois le trio formé par le personnel local, qui avait du mal à me faire confiance sur ce qui touchait à leur coutume, non par méchanceté mais parce que j'étais d'ailleurs. Etait-ce si délicat de se faire à l'idée qu'une européenne puisse organiser, cuisiner et manger à leur façon ?

## **2) La direction concertée**

Le management de l'action se fait par une proche collaboration entre les membres du conseil d'administration de l'association LPPDN et le manager de LPCH. J'appellerais cela une collaboration franco-népalaise. Une alliance pour une œuvre commune, accompagner les enfants tout au long de leur parcours de jeunesse. En effet, pour pouvoir continuer à exister et avoir du poids au Népal, LPCH a besoin du soutien de LPPDN. D'un autre côté, LPPDN désire que LPCH conserve à tout prix sa culture népalaise, pour cela elle a vivement souhaité entretenir une alliance avec les Népalais. Pour prendre en charge des enfants du pays, il paraît logique d'immiscer les népalais en première ligne dans le projet. Ces derniers connaissent leur coutume et seront les premiers à la leur transmettre.

LPPDN est l'employeur du personnel népalais de LPCH, mais cela ne s'arrête pas là, il existe un lien plus fort entre l'association et l'ONG et ce lien ce sont, les babus.

LPPDN définit les objectifs de l'action qu'elle transmet à Hari qui est chargé de les faire respecter puisqu'il est le manager de la Little Princes Children Home. D'après LPPDN : « Le but est de répondre aux besoins élémentaires des enfants au niveau de la nourriture, de la santé et de l'hygiène et du logement. Et puis, élever leur niveau de conscience par l'éducation en les scolarisant afin de les accompagner dans leur chemin pour devenir des hommes libres, autonomes et responsables ». Je n'ai rien à dire là-dessus puisque c'est ce qui est entrepris.

Hari met en œuvre les méthodes de suivi de l'action en collaboration avec Nanu, Bhagwati et le ou les volontaires afin de créer une unité. Je me souviens que nous faisons le point, de temps à autre, pour re-cibler, se recentrer sur un bon suivi. En terme de méthodes, pour la mise en place des actions, j'ai eu le sentiment qu'Hari nous réunissait pas, non seulement pour nous tenir au courant des nouveautés ou de certains événements, mais parce que dès qu'il s'agissait de prendre une décision, il était incapable de la prendre seule, il avait réellement besoin de l'avis de chacune de nous. Avait-il peur de devoir assumer seul la conséquence de ses actes ? Lorsque Hari voulait établir une nouvelle règle ou faire une dépense si petite soit-elle, impérativement il demandait l'avis de LPPDN par email. Alors que LPPDN l'encourageait à prendre des décisions, seul et de gérer le budget de la maison au mieux. Concernant les dépenses effectuées pour la maison, Hari devait en informer LPPDN seulement s'il s'agissait d'une dépense qui dépassait une somme importante. Cependant Hari faisait bien son travail et était un homme de confiance surtout que LPPDN lui avait confié les clefs du coffre. Nous pouvions dire que nous avions de la chance dans un sens car, combien de maisons d'accueil comme la nôtre avait eu un manager qui avait fuit avec l'argent du coffre ! Hari manquait-il de confiance en lui ? Ou bien, avait-il peur du regard des autres ? En tout cas, c'est ce qui pouvait l'empêcher d'entreprendre certaines choses.

J'estimais que le manager se référait beaucoup trop à LPPDN pour tout ce qu'il devait décider ou solutionner. Je pouvais lui émettre une idée qui me semblait importante pour les enfants ou la maison et lui de prendre la décision de l'adopter ou non, en me justifiant sa réponse ! Seulement il se contentait de dire « oui, oui ! », mais ça n'allait pas plus loin. Ou alors demander l'avis de l'association française. Autrement, rien n'était entreprit. J'ai compris qu'il fallait que ma proposition passe par LPPDN pour qu'Hari daigne sauter le pas.

Je pense qu'il est impératif qu'un manager sache régler les problèmes de façon ouverte et claire. Lorsque se produisait un incident délicat avec un des enfants ou par exemple avec le professeur des babus qui venait les faire travailler tous les soirs, incident dont Nanu, Bhagwati ou moi étions plus ou moins témoins, Hari n'osait pas intervenir et nous disait simplement qu'il fallait le prendre sur le fait la prochaine fois et que là, il pourrait envisager quelque chose.

Cependant, le fait qu'Hari nous demandait notre avis est une bonne chose, au moins nous n'étions pas ignorées. Il ne travaillait donc pas, tout seul, en retrait des autres. De plus, il n'hésitait pas à faire part de ses nouvelles idées, parfois innovantes. Je sentais vraiment qu'il essayait d'aller au-delà de ce qui lui était demandé.

Au contraire, celui dont j'étais la subordonnée, m'expliquait qu'il ne fallait surtout pas accuser quelqu'un à tort et donc il était nécessaire d'attendre et de voir par nos propres yeux. Etait-ce accuser quelqu'un à tort, alors que nous l'avions surpris sur le fait ? A moins que nos yeux soient défaillants ! En tout cas, je trouvais que le discours d'Hari ne tenait pas la route pour ce genre de situation.

Pour ce qui est des évaluations, Hari en communique à l'association LPPDN. D'une manière globale, c'est ensemble qu'ils estimeront les résultats sur la pertinence de l'action menée, son effectivité, son efficacité, son efficience, sa cohérence, sa viabilité et son impact, selon les circonstances, les situations et



les évolutions dans le temps. En effet, le manager est sur place en permanence ce qui n'est pas le cas des membres de LPPDN, même si certains d'entre eux habitent à Kathmandu, ceux-ci ne sont pas tout le temps à Godawari. Cependant ils tâchent de passer, de temps à autre, faire le point avec le manager et s'assurer que tout se passe au mieux.

Le jugement est normalement porté sur la valeur de l'action passée par le biais d'un certain nombre de questions que l'équipe se sera posé. Par exemple, l'action a-t-elle engendré des pratiques capables de « vivre » et de se développer ? L'action répond-elle aux attentes de tout ou partie des acteurs concernés ? Les actions envisagées ont-elles été réellement menées ?

Au cours de ces longs mois à la Little Prince House je me suis posée des questions qui avaient été, je crois, formulées auparavant au sein de LPPDN et je sais qu'Hari en avait connaissance également. Cependant, je tiens à vous les faire partager afin de susciter l'attention sur un sujet qui peut-être discutable. Voici un de mes premiers grands questionnements.

A ce moment là je pensais : « Pour nous à LPCH et pour les autres maisons d'accueil ou orphelinats, il ne paraît ni pensable, ni acceptable, de garder ou récupérer des enfants dont les familles peuvent s'occuper réellement ! »

« Et pourtant, ce n'est pas si simple, il y a des problèmes qui se posent » ai-je finis par comprendre. C'est-à-dire :

Tout d'abord, les familles ne prennent plus leur responsabilité envers leurs enfants ou frères et sœurs. En effet, je parle des parents mais aussi des frères et sœurs aînés des babus, ils sont adultes, et certains sont présents en vallée de Kathmandu. Ils sont donc plus à même de leur rendre visite - par rapport à leurs parents restés sur Humla - ou les prendre avec eux pendant les vacances scolaires. Ils trouvent normal que nous les prenions en charge.

Peut-on renvoyer les enfants chez eux à Humla, alors qu'ici ils reçoivent une éducation ?

Les babus trouveront-ils réellement un travail à Kathmandu comme ils l'espèrent ?

Peut-être ne voudront-ils jamais retourner sur Humla, sauf pour revoir leur famille de temps à autre? Ils auront goûté à la belle vie à Godawari, pourquoi voudraient-ils quitter la vallée de Kathmandu ?

Ne serait-il pas judicieux de faire suivre aux babus une formation manuelle (charpentier, couvreur, .....et pourquoi pas fermier...) ? Pour qu'ils aient une chance de trouver du travail.

Quel avenir, pour ces enfants qui ont dû quitter de force leur région natale ?

Ce genre de questions peut être sujet à de nombreuses réflexions qui permettront d'évaluer une situation d'actualité.

### **3) Les relations partenaires**

Dès le début, je me suis toujours sentie entourée par toute l'équipe, c'est-à-dire LPPDN et LPCH. Le projet enfin rejoint, à Godawari, a fait véritablement mon intégration dans l'équipe LPCH, même si mon engagement s'est effectué en premier lieu avec l'association française.

En interne, les partenaires sont bien sûr les Népalais qui ont accepté de s'investir consciencieusement dans le projet. Ainsi je parle d'Hari, Bhagwati, Nanu mais aussi des volontaires, comme moi, qui ont décidé de donner de leur temps et ont apporté leur pierre à l'édifice. Leurs tâches effectuées quotidiennement auprès des enfants, relèvent d'une réelle motivation, à les faire devenir des hommes et des femmes dignes. Oui, il est vrai que le personnel est salarié de LPPDN, cependant chacun d'entre eux, en quelque sorte, est devenu membre de la famille des little princes. Ce qui signifie que le personnel n'est pas « impersonnel » mais prend part au royaume des petits princes de Godawari.

Je placerai aussi l'association "Les Petits Princes Du Népal", en partenaire interne, celle-ci a été créée par un groupe d'amis, pour la plupart anciens volontaires à la maison d'accueil "Little Princes Children Home" ; ils étaient désireux de soutenir le projet depuis la France. Les prérogatives de cette association sont la recherche de sponsors, l'organisation des conférences, le lien avec l'équipe locale, le suivi des enfants et l'envoi de volontaires. LPPDN est également une association gestionnaire puisqu'elle a la responsabilité de la gestion de LPCH à tous points de vue c'est-à-dire au niveau administratif, financier et promotionnel. Enfin c'est elle qui délègue la direction la maison à Hari.

En externe, l'association non gouvernementale Solhimal est actuellement partenaire de LPCH. Elle œuvre en faveur des populations d'Inde et du Népal. Solhimal a accepté de devenir le partenaire de LPCH, pour aider à subvenir aux besoins des babus originaires de la région d'Humla. C'est-à-dire augmenter le nombre de parrains, recueillir les dons financiers, promouvoir le projet sur son site internet et envoyer des candidatures de volontaires.

A mon sens, les parrains sont aussi des partenaires non seulement pour le projet globalement parlant, mais aussi pour chaque enfant plus particulièrement. De leur plein gré, les parrains prennent la décision de construire un échange avec un enfant et de participer financièrement aux frais de la maison ou de scolarité. Ainsi, ils ont rôle important dans l'aide au développement des babus.

La relation avec les partenaires se déroule bien car nous poursuivons le même objectif principal, celui du bien-être des babus. La transparence du projet crée une relation de confiance entre les alliés.

Par le biais du site internet, l'envoi d'email entre autres, les informations comme les budgets, les nouvelles des enfants, les changements quels qu'ils soient, sont divulguées aux partenaires afin que tous puissent suivre le cours du projet. Les partenaires ont la liberté de faire part de leurs interrogations, de leurs idées concernant l'ONG.

Un manque de compréhension se fait pourtant sentir entre ces deux mondes. Le problème est posé par rapport à la vie, telle que la voient les occidentaux, et la vie, telle qu'elle est au Népal. Les personnes ayant décidé de parrainer les enfants, n'ont souvent pas les mêmes notions en ce qui concerne les besoins des Petits Princes, et à juste titre. Les besoins ne sont plus les mêmes. Involontairement, nous, les bons occidentaux, nous oublions qu'il serait plus judicieux d'envoyer un nouveau vêtement à une petite népalaise, plutôt que de lui offrir une poupée Barbie. De même, nous ne voyons peut-être pas l'inutilité d'offrir un manteau neuf d'une grande valeur pécuniaire à un babu, qui se

contenterait d'un manteau ayant déjà servi et en bon état. Et si l'occasion se présente, préférez acheter des fournitures scolaires sur place, plutôt qu'en France. Le coût en sera moindre et cela évitera le gaspillage monétaire inutile ; de plus, le matériel népalais correspond davantage à la nécessité des enfants.

Les parrains comprennent en général très bien, une fois que ces choses là leurs ont été expliquées. Il est vrai qu'en tant qu'occidentaux nous n'avons pas forcément le réflexe de penser autrement.

C'est ainsi que nous pouvons faire grandir notre collaboration, en acceptant les changements, en se remettant en question, et en aiguillant les uns et les autres.

## 3<sup>ème</sup> Partie

### L'INTERROGATION DES PRATIQUES

*« Il faut tout un village pour élever un enfant, le conduire à l'âge adulte. »*

Proverbe africain



En France, les méthodes d'éducation sont différentes chez les uns et les autres de nos compatriotes, alors on imagine bien qu'au Népal, il est question de bien autre chose encore. A tort ou à raison, les népalais ont des procédés à l'égard des enfants, qui peuvent paraître inadmissibles pour les français en général.

En effet, les habitudes culturelles sont bousculées, notamment entre l'adulte et l'enfant, à cause de l'évolution de ces dernières années : le tourisme et l'arrivée des occidentaux, la guérilla maoïste qui a chassé les habitants de nombreux villages, dont l'afflux de toute une population vers la capitale. En 2007, la population de Kathmandu est estimée à 856 000 individus. Le dernier recensement officiel de 2001 comptabilisait 671 846 habitants. Depuis des décennies, cela va en s'accroissant.

Mais ici, je m'interroge sur l'attitude de l'adulte vis-à-vis de l'enfant, en terme d'autorité. Qu'est-ce qui m'a surpris, m'a heurtée ? Quelles sont celles de mes valeurs qui ont été atteintes par des attitudes dont j'ai été témoin ?

## **I. L'autorité Adulte – Enfant**

Quelles que soient notre culture, notre religion, que nous soyons hommes ou femmes, nous souhaitons inculquer aux enfants des bases que nous considérons comme justes. Et d'une manière générale, celles-ci sont identiques : apprendre aux enfants le respect envers les adultes et les plus âgés, considérés comme des sages ; être ferme ou se fâcher, lorsque l'enfant a fait quelque chose de mal ou a désobéi... Ces exemples sont très simples, mais pourtant c'est ce qui se passe, quel que soit le pays ou le continent dans lequel on se trouve. Après, bien sûr, les méthodes et les principes d'éducation sont différents, c'est-à-dire que pour atteindre un même but, les systèmes employés seront multiples et variés.

### **1) Principes d'éducation dans une culture judéo - chrétienne**

Autrefois, il était impensable de manquer de respect à ses parents et grands - parents. On leur devait obéissance. Beaucoup de mariages étaient arrangés, par les parents ou les grands - parents. Cela se faisait grâce à la proximité de deux familles dans une même commune, ou par la relation qu'entretenaient les familles ou encore par les biens que possédaient les foyers. La foi était très importante et très rigoureuse en ce temps-là. Les écoles privées étaient tenues par des religieuses pour les filles et par des prêtres pour les garçons. L'éducation était faite en grande partie par les religieux. Ainsi, les enfants recevaient une éducation chrétienne, qui dirigeait leur vie afin de suivre une bonne conduite pendant leur existence, et enfin, mériter le Ciel.

Le travail était au centre de la vie. Il n'y a pas toujours eu les congés payés. Au moins six jours sur sept et toute l'année, hommes et femmes se donnaient beaucoup de mal pour subvenir aux besoins de leur famille. C'était aussi une

fierté que ne pas se laisser aller ! La paresse ne pouvait pas entrer en ligne de compte. Il fallait, et c'est tout ! Je dirai que le plus important semblait être le travail, la famille et la patrie.

A présent, on est beaucoup moins assujéti aux règles sociales et familiales qu'autrefois.

Chacun vit sa vie, la mène comme il l'entend. La liberté permet de se marier avec qui l'on veut sans l'accord des parents. La société essaie d'être psychologue, elle veut comprendre tout ce qui se passe, accepter toute les nouveautés, avoir une attitude diplomate. Par exemple, la France a mis en place tout un système avec des lois comme celles pour la protection de l'enfance afin de lutter contre d'éventuelles violences. Ou comme l'obligation, pour les enfants, d'aller à l'école jusqu' à l'âge de seize ans. Le pays offre bon nombre d'aides financières ou matérielles.

Cependant, tout n'est pas rose et on peut se demander si une trop grande liberté n'aurait pas des effets néfastes sur l'être humain. Ainsi, aujourd'hui, on assiste à un manque de respect criant de la part des jeunes (ou au moins de certains jeunes) vis-à-vis des adultes. L'autorité n'est plus respectée et on constate une sorte de rébellion contre tout ce qui représente l'ordre et l'autorité. Beaucoup deviennent des assistés et des paresseux qui n'ont pas envie de se donner du mal, qui comptent sur leurs parents pour les assumer, ou sur le RMI. Ces enfants sont en fait perdus, ne savent pas où ils vont, sont incapables de donner un sens à leur vie. Mais qui est en faute alors ?

L'éclatement des familles entraîne, un peu partout, la décomposition de ce qui était jadis, la base très solide de la société. Les parents, trop pris par leur travail, sont souvent absents. Ou alors, ils sont séparés ce qui, généralement, éloigne un des deux conjoints (souvent le père) de ses enfants. C'est vrai, dans nos sociétés, ces enfants sont comblés matériellement. Mais, sont-ils vraiment heureux, si personne n'est là pour les guider, pour leur enseigner non seulement les droits, mais aussi les devoirs qui leur incombent ? (D'ailleurs, ils sont souvent beaucoup plus convaincus de leurs droits que de leurs devoirs !) Une autre base qui soudait la société d'autrefois : la religion est aujourd'hui, elle aussi, en perte de vitesse, ou même carrément absente de bien des esprits. Elle a donc totalement perdu sa fonction de ciment de la société. Mais, son absence s'accompagne d'un vide très angoissant quant au sens de la vie, notamment chez les jeunes.

« J'ai longtemps vécu seul, sans jamais personne à qui parler véritablement..... jusqu'à une panne dans le Sahara » nous dit Antoine de Saint-Exupéry.

« Et s'il n'était pas nécessaire d'attendre le désert ? Si l'on pouvait se parler avant, dire à l'autre qu'il compte pendant qu'il est encore temps », précise Catherine Enjolet, pour qui le lien adulte-enfant apporte une estime de soi et une structure aux deux individus.

Jean Vanier, lui, explique que l'enfant qui se sent seul se coupe de plus en plus des adultes. Il perd alors confiance en eux et en lui. Il est confus, désorienté et se sent incompris. De plus il ne peut nommer ni comprendre cette souffrance. Et c'est très destructeur pour lui.

L'autorité envers les enfants est subjective. Les adultes auront leur point de vue sur la question et donc leurs propres méthodes, à tort ou à raison. Certains préféreront donner des fessées et d'autres non, certains donneront des gifles, d'autres des coups de martinet, alors que d'autres prendront un temps pour parler fermement à l'enfant mais en lui expliquant son erreur.

Françoise Dolto qui s'intéresse à la cause des enfants, souligne bien cela :

«Les adultes ont peur de libérer certaines forces, certaines énergies dont sont porteurs les petits et qui remettent en question leur autorité, leur acquis, leurs positions sociales. Ils projettent sur les enfants leurs désirs contrariés et leur mal-être et leur imposent leurs modèles.

Les enfants sont parfois peut-être plus sensibles aux paroles qu'aux gestes. Ce sont souvent les propos blessants des adultes qui les traumatiseront bien plus que des coups qu'ils pourraient recevoir. J'entends encore Tim Guénard (un homme, à l'enfance tumultueuse, qui a eu son cœur et son visage cassés) raconter avec ses tripes, que les coups les plus douloureux et les plus durs à accepter n'avaient pas été ceux des poings de son père, mais ses paroles. "Il y a des mots plus violents que des coups de poing. Les mots du venin de la désespérance, de la fatalité." Des mots qui vous meurtrissent!

## **2) Principes d'éducation dans une culture hindo – bouddhiste**



Dans les pays d'Asie, la famille est sacrée. Ses membres vivent tous ensemble comme une petite communauté. Les parents, même à différents degrés, sont les « sages » de la « tribu » et décident ce qu'ils estiment être le mieux pour eux et les membres de la famille. Je pense bien sûr aux mariages arrangés, mais aussi au travail. Chaque membre de la famille ayant un travail doit reverser la moitié de son salaire ou même la totalité à sa famille. Les adultes confient des tâches aux babus. Dès leur plus jeune âge, ces derniers deviennent très vite autonomes. Une bouche à nourrir doit savoir être débrouillarde et participer aux tâches qui incombent à la famille.

La religion est très ancrée dans leur vie ce qui a des répercussions dans le quotidien. Ils sont bercés par les mythes. Ils grandissent avec un grand respect des dieux, avec la crainte que ceux-ci ne se fâchent ou se vengent. Au Népal, la religion est omniprésente, aussi bien dans la vie quotidienne que dans la culture artistique. Les arts népalais puisent leur inspiration dans la religion, qu'elle soit hindouiste ou bouddhiste. Depuis l'invasion du Tibet par les Chinois, le Népal a accueilli de nombreux réfugiés tibétains qui perpétuent leurs traditions au sein des monastères bouddhiques.

Être hindou implique le respect de la Loi du Dharma (ensemble d'enseignements permettant de poursuivre le but de sa vie) et des devoirs de son état, mais aussi une visée personnelle vers la perfection et l'absolu par la maîtrise de soi.

Le bouddhisme est l'un des grands systèmes de pensée et d'action orientaux. On peut le considérer comme une philosophie en tant que mode de vie, une spiritualité ou une religion. On observe, des aspects de fervente dévotion populaire, un panthéon de déités, mais aussi le lien qu'on cherche à établir avec la nature et l'univers. Contemporaine de l'avènement d'une société hiérarchisée en castes et fortement nourrie des croyances hindouistes, la doctrine du Bouddha s'articule autour du thème de la souffrance et des moyens de s'en affranchir. L'importance du corps et de l'esprit est bien présente. Si l'art bouddhique est chargé d'un symbolisme très précis, c'est qu'il sert délibérément de support à l'enseignement de la doctrine et à la méditation du fidèle.

La religion a certainement des répercussions sur l'attitude de la population. La relation entre l'adulte et l'enfant est forte et en même temps il y a une différence bien prononcée. Les enfants doivent le respect à leurs aînés et ont des devoirs envers eux. Je dirai qu'à l'inverse des petits français, les petits népalais ont plus de devoirs que de droits.

L'enfant reçoit une frappe brutale dans le dos lorsqu' il a fait quelque chose de mal, ou bien il est agrippé violemment par le bras.

Je me souviens que Bhagwati insultait les babus, en népali, lorsqu'elle était très fâchée contre eux et pouvait être brutale ou peut-être trop énergique, dans sa façon de faire. Pour elle, cela paraissait tout à fait normal d'agir de la sorte. J'ai déjà vu Nanu donner des coups sur le dos de son fils, certainement pour une « bonne raison ». Nanu qui est si douce et compréhensive ! Elle est loin d'être une tortionnaire. Mais les népalais ont leurs méthodes, c'est tout ! Attention, je ne dis pas que l'autorité passe par les coups. L'autorité, c'est le droit, le pouvoir de prendre des décisions, de se faire obéir. L'autorité permet la contradiction à l'inverse de l'autoritarisme. L'autorité n'est pas un pouvoir absolu. Et c'est ainsi que les Népalais la comprennent. Cependant, Il est arrivé qu'Hari utilise l'humiliation, en guise de punition, pour les enfants. En France aussi, les enfants n'échappent pas à l'humiliation de certains professeurs par exemple. Mais est-ce vraiment éducatif ? Pour moi cela devenait choquant.

Donc, la rencontre entre le continent européen et le continent asiatique est aussi le fait de rentrer en relation avec les façons de faire de chacun, sans pour autant les accepter.



En fait ce que l'on trouve aujourd'hui dans la culture hindo - bouddhiste s'appliquait autrefois à la culture judéo - chrétienne. La religion est différente mais les principes ont été les mêmes à un moment ou à un autre. Alors pourquoi juger un mode de vie qui a été d'actualité pendant très longtemps en Europe ? Et si la vie quotidienne est souvent tendue à la maison, c'est que celle-ci est le lieu où bien des parents affirment leur autorité quand la vie à l'extérieur, dans le travail par exemple, est trop difficile. La famille sert de bouc émissaire pour déverser leur surplus d'angoisse et de misères.

### **3) Un nouveau regard**

J'ai choisi de faire part de quelques passages, énoncés par Françoise Dolto (psychanalyste française), dans son analyse des enfants. Ici, Françoise Dolto défend la cause des enfants :

« Si la faim dans le monde, la guerre, l'exploitation de la main d'œuvre, la prostitution, les trafics en tous genres touchent les hommes les plus vénérables, c'est dire que l'enfance est la moins épargnée par ces fléaux .» Françoise Dolto.

Les enfants sont toujours les victimes dans de telles circonstances. Victimes de la pauvreté, victimes des adultes qui les exploitent. Les êtres innocents sont les plus sensibles aux souffrances du monde.

« Le sort qui est réservé aux enfants dépend de l'attitude des adultes. La cause des enfants ne sera pas sérieusement défendue tant que ne sera pas diagnostiqué le refus inconscient qui entraîne toute société à ne pas vouloir traiter l'enfant comme une personne, dès sa naissance, vis-à-vis de qui chacun se comporte comme il aimerait qu'autrui le fasse à son égard. » Françoise Dolto.

Un enfant, c'est quelqu'un que l'on doit estimer comme tout autre être humain, et peut-être davantage car il est encore fragile mais en pleine période de fortification physique et mentale.

« Les dix ou douze premières années de la vie correspondent au plein épanouissement de la spontanéité. L'enfant est capable d'une invention très diverse, d'un jaillissement perpétuel dans sa vie quotidienne, dans son langage. » Françoise Dolto.

Ces phrases illustrent très bien ce que j'ai pu observer pendant mes neuf mois à la Little Princes House. Les babus m'ont épatée par leur sens aigu de la création, leur imagination et leurs attitudes primesautières. Et je trouvais que le mélange de népali et d'anglais formait quelque chose de magnifique dans leur langage. A cet âge-là, les babus nous subjuguent, nous font renaître, nous rappellent ce que nous étions à cette période de la vie. C'est le temps où, nous, les adultes, réapprenons beaucoup de choses essentielles.

« A quoi sert l'enfance si elle est autre chose qu'un passage délicat et nécessaire, si elle n'est pas seulement un temps d'initiation et d'apprentissage ? A rien, d'un point de vue d'économiste et de sociologue. Et pourtant, elle peut donner aux autres quelque chose d'irremplaçable.....L'enfant évolue comme un poisson dans l'eau, dans la mythologie.....Un rêve éveillé. Un voyage qui le

libère des limites de son corps et de la dimension temporelle. Peut - être est-il médium de la réalité. » Françoise Dolto

Un babu ne se pose pas trop de questions inutiles, sa vie est pleine de découvertes, de nouveautés, il ne s'ennuie pas, il est curieux de tout. C'est par cela qu'il fait voyager l'adulte. Oui ! Il le fait voyager dans son monde, un monde fantastique et joyeux. Le babu vit le moment présent et ne s'inquiète pas de l'avenir. Chögyam Trungpa dit ceci : « La réussite et l'échec sont notre voyage ».

Cependant, il peut exister une sorte de lutte entre l'adulte et l'enfant.

« Des dizaines de millions d'enfants dans le monde, qui « n'ont pas demandé à naître », sont rejetés d'avance par la communauté. Ils s'adaptent pour survivre. Les adultes sont prompts à exploiter cette « sous main-d'œuvre ». Que d'énergie gaspillée, que de dons précoces vite épuisés ! » Françoise Dolto

« Survivre : c'est l'épreuve du premier âge, même pour nos enfants dont le développement physique n'est plus menacé. Si ceux- là ne risquent pas de mourir de faim, de guerre ou de drogue, ils ont tous un combat singulier à mener contre la maladie mentale induite par leurs proches.

Servir : ceux qui ont survécu à l'épreuve du premier âge sont sommés de ne pas être des bouches inutiles : qu'ils soient les marginaux ou les nantis, ils tombent sous le coup de l'exploitation systématique. » Françoise Dolto.

Lorsqu'un babu a survécu à la naissance, il commence déjà à affronter le monde, il s'est battu pour vivre. Il est costaud. Mais après, il devra continuer à se battre contre l'aliénation d'un monde humain. Très tôt il est confronté à une réalité difficile. Mais, il peut bénéficier aussi d'aspects positifs, comme le soutien dans une famille.

Mais, Chögyam Trungpa vient quelque peu contredire l'affirmation ci-dessus quant à la famille. Il nous dit que « dans ce voyage à travers la vie, l'être humain doit surmonter l'attachement névrotique consistant à être « l'enfant de quelqu'un » ».

« On attache trop d'importance à la fonction des parents. L'éducation et la pédagogie ont abusivement annexé l'univers de l'enfant qui, considéré dans ses dimensions véritables, dépasse pourtant de très loin le domaine et la compétence des nourriciers et des éducateurs. »

Ce passage interpelle et choque. Françoise Dolto sous-entendrait-elle qu'il faut suivre l'enfant et le laisser s'épanouir naturellement, sans mettre de cadre ? Mettons-nous trop en avant la fonction des parents et pas assez celle des enfants ? Ou bien, l'écrivain psychanalyste a-t-il déniché un secret mystérieux que garde chaque enfant, qui est là, bien en évidence mais que personne, ou plutôt qu'aucun adulte ne voit. Le monde des adultes ne croit plus aux rêves ou à la réalité des rêves. C'est ce que retrace l'histoire de Peter Pan.

Françoise Dolto trouve normal que tout adulte doit accueillir tout être-humain dès sa naissance comme il aimerait être accueilli, et dit ceci « Tout bébé et enfant doit, par tout adulte, être assisté dans son dénuement physique, son incoordination et son impuissance physique, son aphasie, son incontinence, son

besoin de soins et de sécurité avec le même respect que cet adulte désirerait s'il était dans la situation de cet enfant (et non pas comme il a été, ou croit avoir été, traité lui-même dans son enfance) ? »

Quoi qu'il en soit l'enfant est appelé à devenir un vrai guerrier. N'entendons pas qu'il doive faire la guerre à autrui. L'agression est la source des problèmes, non pas la solution. Ici, le mot guerrier signifierait plutôt « vaillant ». On peut parler de l'art du guerrier. Dans ce contexte, c'est la tradition de la vaillance humaine, la tradition du courage.

Le grand maître tibétain Trungpa nous dévoile le secret de l'art du guerrier : « Ne pas avoir peur de qui l'on est.....Voilà la définition de la vaillance ». Quand nous avons peur de nous-mêmes et que le monde nous paraît menaçant, c'est là que nous devenons extrêmement égoïstes.

Les vingt babus tels que je les vois sont de véritables petits guerriers confrontés non seulement à un monde d'adultes mais aussi à un autre monde culturel avec l'arrivée des volontaires et des expatriés.



## II. L'interpellation de mes valeurs

« Comment les népalais éduquent-ils leurs enfants et avec quelles méthodes ? » C'est la question que se pose une jeune française telle que moi, à un moment du parcours, en plein terrain. Il est clair que certains de leurs agissements m'ont interloquée. C'est alors que l'on essaie de creuser en profondeur pour comprendre, en espérant trouver une réponse et en souhaitant faire une découverte !

Les népalais ont le sens pratique, mais il y a pourtant des choses que je n'ai jamais comprises. Quand les petits faisaient pipi au lit, dès le matin ils prenaient leurs draps et allaient à l'extérieur pour se laver au robinet et nettoyer leur linge. Lorsque la saison est chaude, il n'y a aucun problème ! Mais, en plein hiver, il fait

froid le matin, et puis, l'eau est glaciale. Lorsqu' ils faisaient ruisseler l'eau glacée sur eux, je voyais de la vapeur s'échapper de ces petits corps à la peau foncée. Et pourtant, il y avait deux salles de bains dans la maison, ils auraient pu bénéficier d'une salle d'eau et avoir moins froid en se lavant. J'aurais trouvé cela plus judicieux ! (C'est ce que je fis mettre en place par la suite d'ailleurs !) Je n'avais pas l'impression que ça effleurait qui que ce soit, sauf les deux tous Petits Princes qui grelottaient tout nus dehors. Ce n'était en aucun cas une punition de la part du personnel népalais, mais c'était comme ça, c'est tout !

Une autre fois, un babu n'avait pas voulu reconnaître qu'il avait fait pipi au lit. Il suffisait juste qu'il lave les draps dans lesquels ils étaient quatre à dormir. Cependant, il niait jusqu'à ce qu'il finisse enfin par avouer. Pour avoir menti, le manager lui ordonna de rester nu comme un ver au milieu de tous les enfants. Quelle humiliation ! Je suis arrivée trop tard, le mal était fait. Et personne n'avait empêché cela. Une autre fois, le même genre de situation avait failli se reproduire, à cause d'un gros mensonge, mais je me suis interposée avec fermeté. J'eus une discussion avec Hari après ce qui venait de se passer. Puis il s'excusa auprès de moi. Etait-ce auprès de moi qu'il fallait s'excuser ? Plutôt, peut-être auprès de l'enfant ! Je trouvais que ces attitudes étaient inacceptables, et je continue à le penser, cela reste mon point de vue. Au Népal, personne ne trouve pas cela choquant. L'humiliation est souvent utilisée dans l'éducation, peut-être involontairement aussi, je ne sais pas. Je pense que l'on a tous souffert à un moment ou à un autre d'humiliations quelles qu'elles soient. Alors pourquoi infliger cela à d'autres, et surtout, à plus faible que soi ?

Un jour, j'ai appris que la sœur d'un babu et le père d'un autre étaient venus à la maison pour rendre visite à leur frère et fils. On m'a raconté que le Buba (papa) voulait donner 1000 roupies à son fils afin de participer aux frais de thé de la Little Princes House. C'est alors que la Didi (grande sœur) a dit, de ne donner que 10 roupies, car l'ONG, pensait-elle, avait suffisamment de quoi payer tout ce qu'il fallait aux enfants. En apprenant cela, une sorte de révolte a éclaté en moi. « Pourquoi la famille, si elle en a la possibilité, ne pourrait-elle pas ou ne devrait-elle pas participer aux frais ? » Ce sont leurs enfants dont nous nous occupons. L'argent récolté revient intégralement aux enfants ou aux services qui leur sont rendus. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de mâcher le travail de ces familles. Au Népal, je sais que dans beaucoup de cas, lorsqu' on tend la main, les népalais vous prennent le bras. A cet instant, j'ai compris que certains babus n'avaient rien à faire dans la maison et qu'ils pouvaient très bien retourner vivre avec leurs proches. Je peux dire que cela fait un pincement au cœur quand on se rend compte d'une telle chose.

Et alors, pour moi, un problème se pose ! Certaines familles ont la possibilité de récupérer leurs babus, mais se délestent de toute responsabilité vis-à-vis d'eux, car ils estiment qu'à la Little Princes Children Home, leurs babus peuvent tout recevoir et ainsi bénéficier d'une vie meilleure. Or, il est important de notifier qu'à la base, cette maison d'accueil est un stade transitoire pour les orphelins, ou pour les babus dont les familles sont trop pauvres et ne peuvent prendre soin d'eux. Et ce n'est en aucun cas un pensionnat !

Je pense que pour nous et les autres orphelinats ou maisons d'accueil, il n'est pas acceptable de récupérer et garder des enfants dont les familles peuvent très bien assumer la charge !

Je réfléchis beaucoup et pense que ces enfants ont subi des maltraitements morales et physiques, sans raison! Alors qu'ils auraient pu et dû rester auprès de leur famille. A présent, les enfants ont besoin de se reconstruire et malheureusement ce sera sans leur parents, pour le moment. Je reprendrai donc les termes de Catherine Enjolet, en parlant d'un petit garçon bringuebalé, qu'elle a rencontré dans un hôpital: « C'est une aire de trêve que Romain lui aussi recherche. Un terrain déminé. Territoire protégé des guerres du quotidien. Chaque service recueille ses blessés, panse les traumatismes invisibles, les cicatrices du silence des combats sans armes. » Et bien, je dirai que pour les babus, l'aire de trêve c'est la maison des Petits Princes. Et peut-être ai-je, moi aussi, des événements d'enfance à panser! J'avoue que tous les instants passés au sein de la Little Princes House m'ont fait approfondir tout cela et m'ont permis une prise de conscience liée à l'enfance. A de nombreuses reprises, je me suis imaginée être à la place des enfants. Cela m'a paru être surréaliste! Et pourtant!

Après avoir lu, ci-dessus, le passage de Catherine Enjolet évoqué dans son livre Les liens du sens, vous comprenez bien que la souffrance, ce n'est pas la pauvreté matérielle mais la misère du cœur. En France, le petit Romain souffre de maltraitance affective, et cela le ruinera jusqu'à ce qu'au moins une personne comprenne ce qui se passe, le « repêche » et le sauve. Nous sommes tous concernés par ce phénomène où que nous soyons et je dirai que ce sont les pays « riches » qui masquent le plus cette réalité bien plus courante et plus dévastatrice que l'on ne pourrait croire.

Cette maison a réussi à faire mettre des mots sur la douleur des enfants, même si c'est encore dur aujourd'hui, car on n'oublie pas le passé, on vit avec. Alors, imaginez lorsque l'adulte ne veut pas entendre l'enfant, le résultat est désastreux. Il y a urgence! Catherine Enjolet écrit encore: « Est-ce l'enfant qui ne peut pas parler ou l'adulte qui ne veut pas entendre? L'enfant ne se tait que parce qu'il ne peut pas être entendu... Qu'on le veuille ou non les silences finissent par parler. »

Lorsque les parents ou les membres de la famille appelaient par téléphone, au moment du dîner, pour parler aux babus, nous leur demandions de rappeler un quart d'heure plus tard, quand les enfants auraient fini et ils étaient mécontents et rappelaient une minute après. Ça avait le don de m'énerver! « Cette maison n'est pas un hôtel! S'ils ne sont pas contents, qu'ils viennent chercher leurs enfants! On ne les a jamais empêchés de le faire! » Je pense qu'il faut être compréhensif jusqu'à un certain point. Il y a des comportements qui ne peuvent être tolérés et je crois que vis-à-vis des parents et de leur rôle, il serait bon de remettre les pendules à l'heure, dans certains cas. On ne peut pas perturber les enfants de cette façon, un parent qui n'a pas donné de nouvelles pendant plusieurs semaines voire plusieurs mois, se met à téléphoner et exige de parler à l'enfant tout de suite, sans attendre! Et qui plus est, ne veut pas donner son nom. Cela n'arrive pas tout le temps bien sûr! Mais de temps en temps, on a eu à faire face à ce genre de situation. Il est clair que parfois j'ai senti la moutarde me monter au nez, surtout que certains pouvaient être désagréable avec Bhagwati. Je me suis parfois demandé s'ils trouvaient que tout cela, (c'est-à-dire que leurs enfants soient dans une maison d'accueil et soignés par d'autres qu'eux), était tout à fait légitime et qu'ils pouvaient se permettre de profiter de la

situation. Bien entendu, je ne parle pas nécessairement de toutes les familles, mais c'était le cas pour beaucoup d'entre elles.

Il est vrai que le sort de ces babus a fait naître en moi de la colère, de la révolte, et l'envie de faire bouger quelque chose. Je trouve qu'ils sont un exemple de tous ces enfants à qui on n'a pas donné le choix, tous ces enfants qui ont subi ou subissent encore les décisions et actes imposés par les adultes. Et c'est encore les enfants qui seront soumis aux conséquences de ces actes. Par exemple, si l'on suppose la séparation entre l'enfant et ses parents, c'est un réel déchirement pour le babu. Imaginez ! Votre vie, on la trace pour vous ! Et de plus, elle n'est pas dessinée correctement. Alors oui, je me suis demandé comment il était pensable de vouloir faire du mal à des petits êtres humains ? Pourquoi ? Pour l'argent ? Les trafiquants, comment peuvent-ils avoir la conscience tranquille ? Ont-ils des remords ? Serait-ce contre nature d'agir de la sorte ? Bien sûr, je ne peux pas refaire le monde ! A présent, je vous le dis, je connais de formidables gamins, que l'on a traités en marchandises et tentés de détruire psychologiquement. Et je ne peux m'empêcher de trouver à cela une grande injustice.

Mais après réflexion, je me suis demandé : Qui peut s'imposer en déclarant que, telle méthode est meilleure parce que chez « nous », il est coutume de procéder d'une certaine façon ? Les népalais aiment leurs enfants, mais autrement. Les parents désirent ce qu'ils pensent être le mieux pour leurs babus. Doivent-ils être blâmés pour avoir pris une décision à risque ? La vie est pleine d'imprévus en tout genre et de risques à prendre malgré ce qu'il en coûtera par la suite. Les népalais forment une population encore pleine d'espoir. Ils ont aussi des rêves, des souhaits et pour cela, ils ont le courage de prendre des risques. Bien sûr, les risques peuvent avoir de graves conséquences ; et ce sont les enfants qui devront porter cela sur les épaules.

## 4<sup>ème</sup> Partie

# VERS L'INSERTION SOCIALE : DECOUVRIR UN AUTRE MONDE

*« Le voyage est un retour vers l'essentiel. »*

Proverbe tibétain

Lac Phewa - Pokhara

## I. A la découverte du « nouveau monde »

« L'apprentissage de la différence leur apparaissait comme une ouverture nécessaire sur le monde » Catherine Enjolet.

Le « nouveau monde » est une nouvelle destination, avec son aspect inconnu et mystérieux, pouvant être à la fois euphorisant et angoissant. C'est le monde dans lequel ils s'assumeront. C'est un passage obligatoire dans la vie de chacun.

Cette « terre » encore obscure marquera le commencement d'une vie toute neuve.

Je souhaite lancer nos babus à la conquête du « nouveau monde » parce que je reste convaincue qu'il y a un espoir pour chacun. Qui ne tente rien, n'a rien ! Cependant, l'encouragement est nécessaire pour qu'ils poursuivent leur lancée et la persévérance est l'outil qu'ils doivent avoir en main pour atteindre leur but.

### 1) Du cocon de soie.....

Les Petits Princes de Godawari savent combien ils sont chanceux de pouvoir aller à l'école. C'est pour cela qu'ils ne souhaitent pas retourner vivre auprès de leur famille. C'est une des raisons majeures qui les empêche de repartir chez eux. Sauf qu'à présent, où se trouve leur chez eux ? Certains diront Godawari, d'autres Simikot la capitale d'Humla, et j'en passe. En fait, ces Petits Princes sont d'ici et d'ailleurs ! Ils connaissent les problèmes qu'ils rencontreront pour étudier à Humla. Les écoles manquent, l'effectif et la qualité des professeurs laissent à désirer, les écoles sont situées à trop longue distance de leurs habitations. Et puis, il y a trop de travail dans les champs.

Les enfants semblent alors heureux de rester vivre à Godawari, et qui plus est, de pouvoir aller à l'école, à cinq minutes à pieds de la maison.

Il est clair que l'environnement est parfait pour se reconstruire. Cependant, il ne faut pas délaissé l'ouverture sur le monde. Les enfants sont dans un cocon et ne connaissent pas bien l'extérieur. Je sens encore cette peur qui les envahit lorsqu'un inconnu népalais entre dans la maison. Cela est compréhensible ! Les enfants ont cette appréhension de se retrouver en face d'un « ami » du trafiquant, dont il a été question au début. Alors, imaginons peut-être leur crainte à l'idée de se retrouver parmi la foule népalaise, vaste horizon d'inconnus et donc d'êtres potentiellement menaçants ! Cependant, nous ne pouvons pas élever ces enfants, en entretenant leur peur. Notre rôle est de les remettre debout, nous sommes les tuteurs dont les babus ont besoin pour aller de l'avant.

Le cocon de soie est sécurisant jusqu'au moment où il est temps pour le papillon de prendre forme. Ainsi, il doit sortir de son cocon pour prendre son envol. La créature sera alors confrontée à la vie, c'est-à-dire à la fois aux intempéries et à la fois au calme si rassurant.



Il est donc impératif de préparer les enfants pour une ouverture sur le monde. J'ai tenté cela en faisant part, à LPCH et LPPDN, d'un système que nous pourrions adopter avec les babus. Il s'agirait d'envoyer les enfants faire quelques courses pour la maison, en dehors de Godawari. Par deux ou trois, les enfants auraient la responsabilité de ramener ce qui manque en ravitaillement. Dans un premier temps, cela s'appliquerait aux plus grands. Bhagwati leur montrerait comment choisir les produits selon la qualité et le prix, avec un budget à ne pas dépasser. Elle pourrait leur montrer aussi comment négocier un prix, sur n'importe lequel de ces produits. Ils circuleraient à Lagankhel, mais aussi à Kathmandu ; ainsi ils apprendraient à se repérer aussi bien dans les villages que dans la capitale. Le service que ces babus pourraient rendre à la maisonnée leur permettrait d'aller à la rencontre de la vie urbaine, de se rendre compte un peu plus de la valeur de l'argent et ainsi d'apprendre à devenir un jeune garçon ou une jeune fille responsable et plus autonome. Le jour où ils devront quitter la Little princes house, je suis sûre que l'appréhension sera moins grande, puisque l'extérieur ne leur sera plus inconnu ; ils auront posé leurs marques, en quelque sorte, dans les endroits où ils auront circulé à plusieurs reprises.

A trois reprises, lorsque j'ai emmené avec moi un ou deux babus à Jawalakhel ou Kathmandu, j'ai remarqué à quel point, la vie citadine népalaise, les surprenait. Cette vie si bruyante, et puis, ces motos circulant partout et vous roulant presque sur les pieds. Les enfants ne savaient où donner de la tête.

Je sais que si l'on présente progressivement cet inconnu aux babus, la glace sera alors brisée, et la différence connue. Petit à petit, l'étranger se transforme en ami. Il ne devient plus hostile et c'est alors que tout devient plus clair.

## **2) .....à l'envol du papillon**

Les enfants souhaitent aller jusqu'en classe 10, où ils pourront, dès lors, passer leur SLC. Nous espérons, nous aussi, que cela se déroule ainsi. Cet examen marquera la fin du parcours scolaire de base, qui a son importance au Népal. L'aboutissement d'une période de la vie fait toujours se profiler à l'horizon quelque chose de nouveau.

Et après la Little Princes Children Home ? Que vont faire nos babus ? Ce sont là, deux grandes questions auxquelles il faut prêter une attention particulière. J'ai pu aborder avec eux, ces questions qui persistaient dans ma tête. Les plus grands ont et gardent un objectif qui semble-t-il leur tient à cœur. Et c'est peu dire ! Ils veulent améliorer la vie à Humla. Les babus savent combien les médecins et les vétérinaires sont nécessaires. Oui, les vétérinaires sont utiles ! Les bêtes participent au travail de la terre et servent aussi à nourrir les habitants. Les conditions de vie sont rudes. Les babus savent aussi ce qu'ils reçoivent, ici, à Godawari. Ainsi, les plus grands veulent être ces médecins et vétérinaires de demain pour secourir au moins les leurs, développer la région d'Humla, créer des dispensaires. Déjà, ces babus qui ont entre 11 et 14 ans ont le désir d'améliorer et de sauver ce qui est cher à leurs yeux. Pour les plus jeunes, la situation est différente, ils se souviennent peu d'Humla et n'ont pas encore le souci de changer le monde. Ils essaient tout simplement de vivre leur enfance.

Prendre connaissance du souhait de chaque enfant est une chose. Mais il s'agit de rester dans la réalité. Il faut tout de même analyser les possibilités en termes de coût et avec les moyens dont dispose le pays. Que peut-on leur proposer au Népal, en terme de formations ?

Il serait intéressant de répertorier tous les métiers possibles pour les enfants, en tenant compte de leurs capacités à l'école et de leurs goûts. Pour les enfants qui ont le projet de retourner à Humla avec un bagage utile pour la région, je précise qu'il n'y a pas que les études de médecine qui sauveront le territoire.

Plusieurs métiers sont possibles, si l'on vise haut. Par exemple, être conseiller dans les domaines de l'agriculture ou de l'élevage, pour améliorer la production. On peut aussi envisager un travail dans le secteur hydraulique pour la gérance de l'eau, et pourquoi pas, dans le domaine des ponts et chaussée pour les voies de communication.

Bien sûr, il est évident que cela demande quelques années d'études supplémentaires. Il reste à savoir si cela sera envisageable financièrement. Il est clair qu'à long terme, il serait possible de participer au développement de la région d'Humla, le rêve de beaucoup d'entre eux.

Farid et moi avons déjà informé les enfants de la difficulté de trouver un travail à Kathmandu, à cause du nombre élevé d'habitants, et du fait que des jeunes, comme eux en maison d'accueil ou en orphelinat, seront dans la même situation au même moment. Avec tous ces enfants qui ont migré de force vers la vallée de Kathmandu depuis quelques années, ils seront alors très nombreux à la recherche d'un emploi à Kathmandu. Nous ne cachons pas la vérité aux enfants, même si c'est une réalité qui peut être dure à entendre.

Pourtant, je garde espoir pour ces Petits Princes. Une chose que nous ne pouvons pas leur enlever, c'est leur opiniâtreté pour réussir, et il nous faut les encourager dans ce sens.

Selon Chögyam Trungpa : « L'essence de l'art du guerrier, l'essence de la vaillance humaine, est le refus de désespérer d'une personne ou d'une situation ».

J'aime à communiquer les paroles de Chögyam Trungpa. Ses quelques mots sont forts et en disent long. De plus, c'est un bel exemple, alors que j'aborde le Népal et sa culture hindo-bouddhiste. Ses propos sont le reflet d'images très significatives du comportement humain.

Jeune homme Chögyam Trungpa a étudié certains textes tantriques traitant du royaume légendaire de Shambhala<sup>1</sup>, du chemin qui y mène et de son sens profond. Ce maître tibétain donne à présent des enseignements appelés « Shambhala ». L'enseignement<sup>2</sup> « Shambhala » est axé sur la voie du guerrier, le chemin du courage, qui est accessible à tout être humain à la recherche d'une existence authentique qui transcende la peur.

A mon tour de dire : « Babu, garde en tête ton objectif et ne baisse pas les bras au premier obstacle. Bats-toi! Toute la vie, il faut se battre pour arriver à ce que l'on veut vraiment. Et n'oublie pas ! Tu n'es pas seul ! »

Je suppose qu'il est inutile de vous dire qu'un suivi de l'enfant, à sa sortie, sera nécessaire et je dirais même primordial ! Sans quoi, les maisons, comme celle des Little Princes, n'auraient aucun sens.

D'ailleurs, à ce propos, vous aurez bien compris que je suis favorable à la mise en place d'un processus pour organiser convenablement la sortie des Jeunes Princes vers l'univers extérieur, le monde du travail..... Autrement dit, l'envol vers le nouveau monde !

Pour voler de leurs propres ailes, c'est-à-dire devenir autonomes, les babus devront dans un premier temps, s'insérer dans la société népalaise, s'ils veulent pouvoir entreprendre quelque chose.

## **II. Des idées pour une insertion sociale**

Ici, je fais part d'une ouverture vers l'insertion sociale des "Jeunes Princes du Népal" dans le monde. En effectuant un bilan de témoignages et d'opinions, et en y ajoutant mon point de vue et mon expérience, j'ai pu dégager des solutions que l'on pourrait appliquer à la situation de ces enfants orphelins ou séparés de leur famille, pour des raisons humaines et financières, mais qui souhaitent s'en sortir pleinement. Je crois en ces solutions pour élever des babus perdus, leur redonner confiance en eux et leur faire admettre qu'un avenir est possible.

---

<sup>1</sup> Au Tibet, comme dans bien d'autres pays d'Asie, on parle d'un royaume légendaire qui fut source de savoir et de culture pour les sociétés actuelles de l'Asie. Selon la légende, c'était un lieu de paix et de prospérité, gouverné par des souverains sages et compatissants. Les citoyens y étaient eux aussi bienveillants et cultivés, de sorte que le royaume était, en général, une société modèle.

<sup>2</sup> On dit que le bouddhisme joua un rôle important dans l'évolution de la société de Shambhala. La légende nous rapporte que le bouddha Shakyamuni transmet des enseignements tantriques de haut niveau au premier roi de Shambhala. Ces enseignements, conservés sous le nom de Tantra de Kalacakra, comptent parmi ceux qui renferment la plus profonde sagesse du bouddhisme tibétain.

## 1) Une népalaise d'origine française

Au Népal, une française d'une cinquantaine d'années a su contribuer à me faire entrer dans le monde népalais. Elle a été l'une de mes interviewés puisque, grâce à son exemple et à son expérience, elle a éclairci beaucoup d'éléments que je ne comprenais pas auparavant. C'est quelqu'un qui a les pieds sur terre et qui tâche de garder un regard objectif sur la situation !

Chantal Pouillard – Sherpa, habite au Népal depuis 25 ans, elle connaît le problème et fait part de son opinion concernant l'arrivée des enfants et des adolescents vers la capitale : Kathmandu, considérée par tous comme la cour des miracles :

« Les enfants des montagnes veulent venir à Kathmandu et veulent un travail propre et plus facile. Et il n'y en aura pas, pas pour tout le monde en tout cas ! Après avoir vécu un certain temps à Kathmandu pour leurs études ou pour autre chose, ils ne voudront pas retourner à la terre chez leurs parents, ils ne voudront pas se contenter de cela ! Leur rêve est de se faire embaucher dans un bureau.

Les parents se délestent très facilement de leurs enfants pour des raisons économiques. Que le fils trouve un travail dans la vallée et leur envoie de l'argent, n'empêche pas les parents de faire d'autres enfants - C'est-à-dire que en ayant volontairement plus de bouches à nourrir, les parents prennent le risque de se retrouver à nouveau dans une situation délicate<sup>3</sup> - De plus, le père de famille peut se remarier avec une femme plus jeune pour avoir d'autres enfants sachant qu'il en a déjà deux ou trois de casés. »

Chantal ajoute qu'il n'y a pas assez d'écoles techniques pouvant apprendre aux enfants un métier recherché par l'ensemble de la population, un métier manuel, utilitaire, qui permet de réaliser des petits travaux de tous les jours. A cet égard, il serait bon de développer l'apprentissage chez un électricien, un couturier, un serrurier, un couvreur ou un plombier qui pourraient transmettre leur savoir. Malheureusement, ce système n'est pas encore très développé au Népal.

**Jeune fille sous le soleil de Patan**

---

<sup>3</sup> Note de l'auteur

## Durbar Square de Kathmandu

### **2) L'Association Pomme Cannelle**

Au départ, je pensais que le plus important n'était pas de scolariser les babus jusqu'au terme des études, c'est-à-dire au moins jusqu'au SLC, l'équivalent du brevet en France. Et en considérant la vie au Népal, je m'étais interrogée sur ce qui pouvait être prioritaire pour la survie de l'enfant. J'en étais arrivée à me dire qu'il était judicieux de leur faire apprendre des métiers qu'ils puissent exercer rapidement chez eux dans les montagnes ou bien dans la vallée. Je pensais que cela était suffisant pour qu'ils soient plus autonomes par la suite, d'un point de vue général.

Hervé Laffoux, responsable de l'association « Pomme Cannelle », qui œuvre auprès des enfants des rues de Kathmandu, m'a donné un avis différent.

Il m'a expliqué à quel point il était important de scolariser les enfants jusqu'à la classe 7 ou 8 minimum, et qu'il était encore mieux de les faire aller jusqu'au SLC (examen que les jeunes passent en classe 10). En effet, le SLC est un diplôme difficile qui a de la valeur au Népal. A Pomme Cannelle, les plus jeunes enfants pourront être scolarisés facilement tandis que les adolescents, rencontreront plus de difficultés pour aller l'école. En effet, ces derniers, ayant passé trop de temps dans la rue, sont pour la plupart analphabètes. Etant donné l'âge avancé de certains, « Pomme Cannelle » essaie de les former professionnellement à un métier manuel, menuisier ou autre.

Le but de cette formation professionnelle est la réhabilitation de ces jeunes. Cela nécessite de leur apprendre le savoir vivre et le travail, c'est-à-dire l'effort, et aussi la régularité dans ce qu'ils entreprennent. Cette approche est placée avant la compétence technique. Puis, dans un deuxième temps, la formation va permettre de lancer ces jeunes népalais dans la vie active. Enfin, Pomme Cannelle les aide à trouver un travail qui puisse les insérer dans la société.

C'est alors qu'Hervé me fait part d'un souci majeur : comme beaucoup sont analphabètes, les patrons sont plutôt réticents à les prendre avec eux. Le travail manuel est important mais si l'on ne sait ni lire ni écrire, cela pose quand même

un problème pour comprendre, par exemple, une commande ou tout autre petite note du même genre. D'ailleurs, les seuls instituts de formation qui existent à Kathmandu requièrent le niveau de la classe 7 ou 8. Ceci m'a fait comprendre combien il est important de prendre la scolarité au sérieux, car des bases solides donneront plus de chances à l'enfant pour se faire accepter dans le monde du travail, quel que soit l'emploi qui lui sera confié. Donc, si la scolarité lui est offerte, il faut saisir cette chance pendant qu'il en est encore temps. Il est clair que les petits babus auront plus de facilités car ils seront en âge de retenir et d'apprendre plus vite, mais pour les jeunes de 13 à 17 ans qui n'ont connu que la rue, qui ont été livrés à eux-mêmes, apprenant non pas à lire et écrire le népali ou les mathématiques, mais à boire de l'alcool, à fumer et à se « shooter » à la colle, pour oublier la faim qui les tenaillait et la souffrance qu'ils vivaient quotidiennement.

Hervé insiste bien, sur le fait qu'il est nécessaire de trouver une formation à ces jeunes sortis de la rue, mais que cela ne suffit pas ! Il est impératif qu'on les aide ensuite à trouver un travail et qu'on leur assure un soutien suffisamment long, en les accompagnant dans leur insertion au niveau du travail.

En général, les népalais trouvent un emploi par le biais familial. Ainsi, le « staff » népalais au service de « Pomme Cannelle » aura, entre autres, pour mission de rechercher des contacts professionnels, ce qu'un étranger aura du mal à faire.

L'association, tente aussi de renouer des liens avec les membres de la famille de chaque enfant, dans la mesure du possible. D'après Hervé Laffoux : « le retour dans la famille est important, mais doit être bien vécu par l'enfant ». Il est donc, préférable de renvoyer l'enfant, auprès de sa famille, pendant les vacances. Ainsi, l'adaptation se fera progressivement. Hervé ajoute également, pour ce qui concerne le bien être des babus: « Il faut investir dans les animations, activités, formation et non dans le confort. Le « staff » népalais ayant tendance à demander du confort. » Ce qui sortira ces « Petits Princes d'Ailleurs » de leur torpeur, ce ne sont pas les conditions matérielles dans lesquelles ils vivront, mais bel et bien l'environnement actif, jovial et aimant d'où se dégagera l'atmosphère chaleureuse tant recherchée, au fond de chaque petit cœur fragile.

Encore une dernière chose dont je voudrais faire part et que j'ai trouvée assez belle. C'est Hervé qui m'a fait partager cela. Je lui demandais la raison du nom de l'association, c'est-à-dire « Pomme Cannelle ». Il me répondit que la Pomme-Cannelle était un fruit écaillé que l'on trouve spécialement en Asie. Ce fruit est particulier. Son aspect extérieur ne donne pas envie d'y goûter, mais lorsque l'on se risque à l'ouvrir, puis à le croquer, on est très surpris ! Le fruit se révèle être extrêmement délicieux ! Les babus de la rue sont comme des pommes cannelles, tout crasseux à l'extérieur. Et on craint sans doute de s'approcher d'eux et de les toucher. Mais, à l'intérieur, ce sont des êtres adorables et débordant d'amour. Il suffirait d'enlever l'enveloppe, de passer outre les apparences, spirituellement parlant ! Et, corporellement parlant... de les passer à la douche ! Le babu qui faisait peur n'est plus qu'un fantôme, le vrai apparaît alors. L'anecdote de la Pomme-Cannelle me semble magnifique et très représentative du proverbe suivant : « Ne vous fiez pas aux apparences ! ».

### **3) Micro-crédit : un outil global pour « dessiner sa vie »**

Le système du micro crédit est en train de se développer. Le micro crédit consiste généralement en l'attribution de prêts de faible montant à des entrepreneurs ou des artisans qui ne peuvent accéder aux prêts bancaires classiques. Le micro crédit se développe surtout dans les pays en développement, où il permet de concrétiser des microprojets favorisant ainsi l'activité et la création de richesse.

Qu'y a-t-il de plus gratifiant que de devenir entreprenant et autonome lorsque l'on est en situation de grande difficulté financière et familiale ?

L'association « Voix Libres » a bien voulu m'éclairer sur les actions qu'elle mène, notamment en faveur des femmes qui travaillent dans les mines de Potosi, en Bolivie. Elles y ont toutes connu la souffrance, la douleur, les décès, la violence, la maltraitance et le viol. A Potosi, 7 femmes sur 10 subissent des mauvais traitements et sont victimes de toutes les discriminations. 83,7% des enfants sont maltraités.

« Voix Libres » a lancé un programme de micro crédit sans intérêts pour proposer des alternatives professionnelles aux pires formes de travail que subissent les familles parmi les plus pauvres d'Amérique du Sud.

Le micro crédit est une alternative de financement, exclusivement réservée aux plus pauvres, qui permet de démarrer des activités génératrices de revenus, de favoriser le travail indépendant, de développer les compétences de ceux qui sont marginalisés par les institutions publiques et privées. Le fond rotatif de micro crédit est à la fois un instrument financier et humanitaire, grâce à une procédure qui implique tous les acteurs : bénéficiaires, gestionnaires, animateurs et bailleurs de fonds. Les micros crédits, une fois remboursés, réintègrent ce fonds pour que d'autres femmes puissent en bénéficier. En moyenne, leur propre fonds de roulement tourne quatre fois par an, ce qui triple le nombre de familles bénéficiaires par année.

D'après « Voix Libres », les micros crédits sont octroyés dans le cadre d'une relation chaleureuse, où la dimension humaine globale est respectée, dans des relations de vérité, où chacun retrouve dignité et espoir. Tout cela permet d'exprimer son identité profonde dans une solidarité qui multiplie les talents, développe les racines culturelles et favorise un développement durable.

« La vie a commencé avec les micros crédits.....Avec d'autres femmes, nous avons pu acheter un four à pain et ainsi manger et vendre. Aujourd'hui mes enfants peuvent tous aller à l'école. Moi aussi, je suis fière d'apprendre à lire et à dessiner ma vie.... »

Des dizaines de milliers de femmes sont passées de l'esclavage à l'entrepreneuriat grâce à un accompagnement global : à la fois technique (alphabétisation, formation professionnelle, comptabilité de base....) et social (planning familial, autodéfense, droits humains, thérapies et expression.....). Ces femmes deviennent menuisières, boulangères, cuisinières, couturières, techniciennes agronomes, vendeuses.....entrepreneuses !

Le micro crédit de groupe est la condition du succès : l'entraide et la solidarité sont intensifiées. Ces boliviennes en témoignent, elles sont devenues ambassadrices d'une nouvelle société altruiste.

Je pense qu'à l'exemple de ces femmes boliviennes, un système de micro crédit pourrait s'appliquer à des « Jeunes Princes du Népal » en quête d'un travail et d'une autonomie financière. Je trouve l'idée brillante. Avec un coup de pouce, nos jeunes népalais feront des merveilles. A leur tour, ils pourront être fiers d'eux, tout comme ces femmes.

Ainsi, à la sortie de LPCH, de la maison d'accueil ou de l'orphelinat, il sera du devoir du foyer d'accueil de poursuivre l'accompagnement du jeune vers le monde professionnel. J'ajouterai que le parrainage du babu ne doit pas s'arrêter au moment où ce dernier quitte la maison, au contraire ! Si le babu a un parrain, alors ce cadeau du ciel doit l'aider à poursuivre sa route en le soutenant sans relâche.

#### **4) Le Parrainage**

Ainsi, j'encourage les parrains à épauler les Jeunes Princes dans leurs démarches. Offrir un micro crédit à son « Petit Prince ou à sa Petite Princesse d'Ailleurs », lorsqu'ils s'en iront vers le « nouveau monde », favoriserait leur intégration dans l'inconnu. Et si des babus n'ont pas encore la chance d'avoir leur parrain, alors j'invite ceux et celles, qui veulent contribuer à une réalisation magnifique, à se lier avec un babu, à se joindre à lui pour avoir la chance de le voir s'épanouir jusqu'au bout de son parcours.....N'oubliez pas, vous, parrain ou marraine, que vous êtes un cadeau quotidien pour le babu en pleine évolution !

« Le parrain, la marraine, c'est vous, c'est moi, du jeune adulte au retraité, ce sont tous ceux et celles qui ont envie d'agir, d'être utiles. » Insiste Catherine Enjolet.

« Le parrainage a un avenir ! » « Le parrainage un remède à la déliaison ! »

Boris Cyrulnik, psychanalyste et écrivain français a écrit la préface de l'ouvrage de Catherine Enjolet : « Les liens du sens ». Il y pose la question suivante : « Pourrait-on vivre sans liens et sans sens ? ». Il terminera cette préface en nous disant que le « lien » et le « sens » sont les deux mots de la résilience, qui permet de reprendre un type de développement après une blessure.

« Le parrain, la marraine, ouvre un chemin. Une porte sur la vie. » Ceci ne peut se réaliser que si l'on parle d'un parrainage profond, dans lequel le parrain s'intéresse vraiment à ce que vit son filleul. Je reconnais qu'à distance ce n'est pas évident !

« Se relier, c'est dénoncer la fatalité. » « L'enfant est l'affaire de tous.»



Le directeur d'un centre dit un jour à Catherine Enjolet « Ni alliance, ni lien du sang ! C'est quoi les liens que vous proposez ? » Elle pense : « Mon engagement. Mon évidence. » Et dit : « les liens du sens. »

Le parrain, c'est celui qui offre un regard pour que tout change. Parrainer, c'est prendre ces jeunes par la main et marcher avec eux, tout simplement.

Une petite fille est consolée, et le monde va bien. « Le lien et le sens.....et le monde va mieux. » précise C. Enjolet.

Pour être libre, il faut être relié et ainsi former une chaîne solide, voilà ce qui procurera la force.

## Conclusion

### L'HUMANITAIRE CONTRE L'EDUCATIF ?

D'un humanitaire réparateur à un humanitaire dénonciateur.

Alain Boinet (Fondateur et directeur général des Solidarités) :

« Je répète toujours aux volontaires qui partent sur le terrain qu'il faut d'abord respecter la dignité des gens. »



Le 17 juillet 2005 Vincent Bouchard (chercheur postdoctoral en math/physique) a écrit un article sur Zombie (Zone Ouverte de Mobilisation pour Briser les Injustices et Exclusions) où il témoigne de ce qu'il considère comme un « nouveau colonialisme » au Népal, pays en voie de développement.

Vincent Bouchard aborde les effets néfastes du tourisme dans les pays en voie de développement, « effets visibles, dit-il, à quiconque a visité un tel pays ». Il continue en disant : « Ce qui mène aux conséquences néfastes de la coopération internationale telle qu'elle est présentement administrée, se rapproche beaucoup plus du néo-colonialisme que de la coopération ». Ce qui a frappé cet homme est la structure du pays, qu'il trouve complètement renversée par le tourisme étranger, principalement occidental. Je cite son ironie « Devenir médecin n'est pas très important, car évidemment on peut faire beaucoup plus d'argent en ouvrant une auberge pour les touristes qu'en étant médecin. »

Selon Vincent Bouchard, toute la structure du pays est orientée vers le tourisme, plutôt que vers les véritables besoins du pays, comme les soins de santé, de l'éducatifs..... Il se souvient : « Si je me rappelle bien, la seule

université du Népal, à Kathmandu, était fermée depuis quelques années lorsque nous étions là (elle est peut-être encore fermée), alors que l'école (privée) du tourisme fonctionnait à merveille ; il n'est pas difficile de comprendre pourquoi il n'y a pas assez de médecins au Népal, alors que des auberges et des restaurants poussent dans tous les petits villages ! » Il ajoute avec conviction que « L'influence du tourisme est telle que l'économie et la structure sociale deviennent complètement dépendante du tourisme, et donc des étrangers. Et plutôt que de tenter de répondre aux vrais besoins du pays, et d'améliorer la condition de vie de la population, elles adoptent comme but primordial de satisfaire les étrangers. »

Les enfants n'ont rien au départ et se retrouvent avec tout, subitement. Pourquoi cet assistanat soi-disant aidant vient-il contrecarrer la stratégie éducatrice que j'ai tenté de mettre en place sur le terrain ?

On m'a fait part des réactions d'une des premières volontaires ayant participé à l'installation des babus à Godawari ainsi qu'à l'organisation de la maison. Durant les deux premières années où les enfants étaient à la maison de Godawari, la volontaire en question voulait faire de Noël quelque chose de fabuleux pour les enfants, avec un repas pantagruélique, de multiples cadeaux et de l'argent de poche. Ce qu'elle fit, malgré la réticence prononcée de certains autres volontaires. Réticence due au fait que Noël est une fête chrétienne et que pour ces petits népalais de religion hindouiste, la grande fête de l'année c'est Dassain. Ainsi, Noël devenait aussi important que Dassain pour eux, si ce n'est pas plus. Le résultat a été flagrant, le lendemain de Noël 2005, Une des petites nanis (filles) de la maison souhaitait devenir chrétienne, parce qu'elle pensait la religion chrétienne nettement mieux que la religion hindouiste avec ses temples froids et son manque de richesse. Il est certain que dans l'église, les enfants étaient restés frappés d'admiration devant tant de belles choses, de plus le chauffage avait été installé. Que de luxe pour nos babus !

C'est alors que le Noël 2006 passé en compagnie des babus m'a fait réaliser certaines choses par rapport à l'influence occidentale. En effet, le 24 décembre, les enfants ne cessaient de demander s'ils auraient des cadeaux, de l'argent et s'ils iraient à la messe à la « Christmas House » autrement dit à l'église de Godawari, comme les deux années précédentes. Pour les babus, cette fête occidentale à la base religieuse, était devenue la leur, et ils trouvaient donc normal de la célébrer. Se souvenant de tant de fastes et des nombreux présents, ils la savaient, somptueuse, grandiose et chaleureuse. Sans doute, se sont-ils rendu compte à quel point les chrétiens catholiques font partie des personnes assez aisées au sein de la population népalaise.

Mais cette année 2006, en accord avec LPPDN, je convenais de ne pas fêter Noël. J'expliquais ainsi aux babus les raisons de ce choix. Cette religion qui n'était pas la leur et Dassain qui devait ainsi rester leur principal festival. Et puis le devoir de respecter leurs coutumes et leurs traditions. Que nous, occidentaux, n'avions pas le droit, d'imposer nos fêtes comme plus grandioses que les leurs.

Il fut tout de même organisé un petit quelque chose pour l'occasion, parce que les babus connaissent l'importance de cette fête pour nous les volontaires occidentaux. Cependant cela resta extrêmement simple. Les enfants eurent

quelques petites boules en chocolat dans une coupelle avec un jus de fruit. Puis nous avons dansé sur de la musique népalaise et hindie, jusqu'à une heure plus tardive que d'habitude.

Chantal Pouillard-Sherpa témoigne de ce qu'elle a vu :

« Des parents placent volontairement leurs enfants, surtout les filles, dans des orphelinats. Il arrive souvent, ensuite, que le père choisisse une autre femme qui lui donnera encore d'autres enfants – Vous voyez, ici, que volontairement les familles procréent à nouveau d'autres enfants dans l'espoir qu'un certain nombre d'entre eux pourront leur assurer une aide financière. Les garçons peuvent être préservés des orphelinats, d'une certaine façon, du fait qu'ils seront une main d'œuvre chez eux<sup>1</sup> - Lorsque les jeunes retournent chez eux pour visiter leur famille, ils restent oisifs pendant que les parents, plus âgés, grattent la terre. » En effet, les jeunes étudient et considèrent que le travail de la terre n'est plus de leur ressort. Alors qu'à mon avis il est toujours indispensable.

Alexandre et Sonia Poussin, deux jeunes aventuriers, expliquent dans leur deuxième Tome d'Africa Trek, qu'ils ont fait la rencontre d'une de ces femmes qui a tout quitté pour venir en aide aux plus démunis. Cette femme, c'est Kate Fereday. Elle est venue en Ethiopie, il y a un peu plus de dix ans après avoir été touchée, en fin de journal télévisé, par un petit sujet sur la détresse des enfants des rues.

Kate ne croit plus aux grands orphelinats ; ils ont trop de frais de fonctionnement et institutionnalisent la pauvreté, alors que les familles rejettent leurs enfants surnuméraires le plus souvent pour des raisons économiques, que nous occidentaux, pouvons régler plus facilement. « Ainsi, dit-elle, pour le budget de fonctionnement annuel d'une maison de dix enfants, j'ai réalisé que je pouvais réunifier cinquante enfants séparés de leurs familles, et donc être encore plus efficace. D'autre part, ces enfants grandissent dans leur propre univers et non dans une cellule familiale artificielle, dans un groupe d'enfants délocalisés où se reconstruiront des violences et des injustices. »

En effet, qui peut mieux élever un enfant qu'une mère, dès lors qu'on lui en donne les moyens ?

J'ai décidé de faire part de ces exemples concrets pour montrer à quel point les actes des associations « humanitaires » sont à double tranchant. En effet, j'ai eu l'occasion de constater que beaucoup d'organismes à caractère humanitaires offrent tout, à des enfants qui n'avaient rien auparavant. En France, les enfants ont de beaux habits, ils ont aussi de l'argent de poche donc il serait bien que ces « pauvres petits népalais » en aient aussi ! La fête de Noël est importante pour nous donc il faut la mettre en place pour les enfants ! Et n'oublions pas la montagne de cadeaux inutiles ! Et encore, laisser les babus devant la télévision pendant leur temps libre, pour avoir la paix ! (Et pourtant, Un enfant qui ne joue pas est un enfant qui meurt.)

Tout ceci, est-ce vraiment éducatif ?

---

<sup>1</sup> Note de l'auteur

Humanitaire, pour qui ?

Dans le fond, qu'y-a-t-il de plus essentiel ?

Que recherche vraiment ces babus ? Leur a-t-on demandé leur avis ? Non ! Parce qu'on pense savoir ce dont ils ont besoin. Nous les occidentaux, nous voulons calquer notre mode de vie sur ce pays en voie de développement, car nous estimons être les modèles de la société mondiale. Quelle misère ! Nous n'avons rien compris ! Nous ne sommes que des ignorants et avons beaucoup à apprendre. Les occidentaux doivent revoir leurs comportements, c'est certain ! Le Népal, pays en voie de développement ? Pas si sûr. Aux yeux de qui n'est-il pas encore développé ? Peut-être est-il très bien ainsi ! Bien sûr, chaque pays est appelé à s'améliorer toujours un peu.

La réunification des familles, tel est le but de Farid Ait-Mansour (également président de l'association Karya, pour la réunification des familles victimes du conflit au Népal): « En voyant la réalité en face, il n'est pas possible de sauver tous les enfants, puis de les garder dans des maisons où il sont mieux traités. On finit par ne plus avoir de place. De plus, leur place n'est pas ici, mais auprès de leur famille, chez eux. En effet, est-il préférable qu'ils aient une éducation avec une grande chance de ne pas avoir de travail à Kathmandu, ou qu'ils apprennent la vraie vie népalaise leur garantissant peut-être au moins un savoir-faire afin de pouvoir survivre et de plus avec leurs proches ?

Beaucoup de parents népalais cherchent à se faire assister, au sens péjoratif du terme, par les occidentaux. Et puis ce sont ces adultes étrangers chargés des enfants qui, par leurs méthodes, vont transformer les « Petits Princes d'Ailleurs » en assistés.

Où va-t-on ? Est-ce rendre service aux népalais et à leur progéniture ?

J'ai observé, j'ai écouté. Et j'ai compris que les occidentaux pensent apporter une qualité de vie et une aide précieuse aux « plus démunis » grâce aux actions humanitaires et au tourisme alors qu'en fait ils ne font peut-être que les déraciner, détruire ce qu'ils sont à l'origine.

J'entends encore Chantal dire avec conviction: « Ce n'est pas en ayant tout, que les enfants seront plus heureux. »

## Bibliographie

DOLTO Françoise, ***La Cause des enfants***, Paris, Robert Laffont, 1985.

DOLTO Françoise et DOLTO -TOLITCH Catherine, ***Paroles pour adolescents ou le complexe du homard***, Paris, Hatier, 1989.

ENJOLET Catherine, ***Les liens du sens***, Paris, Ramsay, 2003.

GUENARD Tim, ***Plus fort que la haine***, Paris, Presses de la Renaissance, 1999.

POUSSIN Sonia et Alexandre, ***Africa Trek II***, Paris, Robert Laffont, 2005.

SAINT-EXUPERY Antoine (de), ***Le Petit Prince***, Paris, Gallimard, 1946.

SIGAYRET Henri, ***Journal d'un sahib au Népal***, Glénat, 1996.

TROUBE Christian, ***L'humanitaire en turbulences***, Paris, Autrement, 2006.

TRUNGPA Chögyam, ***Shambhala, la voie sacrée du guerrier***, Le Seuil, 1990.

VANIER Jean, ***Accueillir notre humanité***, Paris, Presses de la Renaissance, 1999.

Guide Nelles, ***Népal***, Munich, Nelles, 2002

Guide du Routard, ***Népal Tibet***, Hachette, 2005

# Table des Matières

<b>Avant-propos</b> .....	p. 5
<b>Introduction dans l'univers des Petits Princes</b> .....	p. 7
<b>1<sup>ère</sup> Partie</b>	
Présentation du contexte et de l'expérience.....	p. 10
<b>2<sup>ème</sup> Partie</b>	
Les pratiques d'accompagnement .....	p. 28
<b>3<sup>ème</sup> Partie</b>	
L'interrogation des pratiques.....	p. 43
<b>4<sup>ème</sup> Partie</b>	
Vers l'insertion sociale : découvrir un autre monde.....	p. 54
<b>Conclusion</b>	
L'humanitaire contre l'éducatif ? .....	p. 65
<b>Bibliographie</b> .....	p. 69

## **LES PETITS PRINCES D'AILLEURS**

**A 21 ans, une jeune française a entrepris de quitter son pays pour vivre une expérience au Népal..... 9 mois dans une ONG, « The Little Princes Children Home ». Un foyer, où elle accompagne au quotidien des enfants qui ont été victimes de trafic. Ce vécu l'a menée à se poser bien des questions quant à l'avenir de ces enfants que l'on place dans des maisons d'accueil ou des orphelinats en vallée de Kathmandu.**

**Son ouvrage interpelle le lecteur sur les conséquences de ces placements en foyer. Enfants séparés de leur famille et que le hasard fait accueillir convenablement dans une association d'aide à l'enfance, ou bien fait traiter comme moins que rien dans une autre, qui se fait passer pour humanitaire.**

**Loin de leurs parents, et avec l'occidentalisation toute proche, les petits népalais vivent un bouleversement brutal. Un de plus !**

**Face à un nombre incroyable d'enfants dans cette même situation, Albane Libeau analyse les ouvertures possibles pour ces jeunes népalais. Des portes vers leur autonomie, leur estime de soi et leur liberté.**

**Albane Libeau  
est passionnée  
de voyages et  
de la rencontre  
avec la différence.**